

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Journal Public



1883.

VOLUME XIV.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 1.

JEUDI, 4 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centins. — Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTES : Lettres d'Europe, par Joseph Marmette. — Les cieux et leurs habitants, par Giulio. — Une vieille fable modernisée, par Joseph. — Origine de la cravate. — Le couronnement du czar. — Causerie, par Marie-Edmonde. — Choses et autres. — Un petit conseil. — Poésie : Le vase brisé, par Sully Prudhomme. — Envers et contre tout, par André Gérard (suite). — Notes commerciales. — La science dans cent ans. — Les petits sacs de nos grand-mères. — De tout un peu. — Une barbe extraordinaire. — Pensées. — Variétés.

GRAVURES : Une Alsacienne. — Le jour des Rois en famille. — La nouvelle prison de Nanterre, près Paris. — Une chasse à la lumière électrique. — Vue intérieure de la Bibliothèque nationale à Paris.

LETTRES D'EUROPE

II

De Paris à Versailles. — Meudon et son illustre curé, messire Rabelais. — Le suicide du baron Gros. — Sèvres, Saint-Cloud, Versailles, Asnières, le Mont-Valérien, Suresnes, Viroflay. — La demeure d'un romancier. — Hospitalité de M. Jules Claretie. Son portrait. Son œuvre. Intérêt qu'il porte aux lettres canadiennes. — M. Auguste Maquet. Ses romans. Sa collaboration aux œuvres d'Alexandre Dumas. Comment fut conçu, élaboré le livre des *Mousquetaires*. — M. Edouard Pailleron, le *Monde où l'on s'ennuie* et M. Caro. Combien il est imprudent de taquiner l'Académie quand on aspire à briguer ses suffrages. — Une lettre de M. Maquet à l'auteur de *l'Intendant Bigot*. — Jules Noriac, ses malheurs, sa mort. — Jules Lecomte et le terrible drame de sa jeunesse. — Cruautés et misères de la vie littéraire.

Le 27 octobre dernier, M. Jules Claretie, qui rivalise d'amabilité avec M. Marmier pour faire les honneurs de la capitale du monde lettré aux Canadiens de passage à Paris, nous invitait à dîner à Viroflay, MM. Chapleau, Fabre et moi. C'est dans ce charmant endroit, situé à trois quarts d'heure de chemin de fer de Paris, que M. Claretie passe la belle saison, dans une coquette villa qui lui appartient, vrai nid de poète, enfoui dans la verdure, loin de la foule et du bruit. A quatre heures et demie, nous prenions tous trois le train à la gare Saint-Lazare. Le ravissant pays qui s'étend entre Paris, Versailles et Saint-Germain, tout sillonné de coteaux en partie ombrés de bosquets et de vergers dont les éclaircies encadrent de gracieuses maisons de campagne, de riants villages, le tout ondulant à perte de vue, de chaque côté de la Seine qui, tout au fond, se tord, comme pâmée d'aise, ainsi qu'une couleuvre dans les foins verts.

Si l'on prend le chemin de fer de la rive gauche, on passe tout d'abord par Vanves et Meudon ; Meudon où vécut Rabelais, où furent enfantés Pantagruel et Gargantua, et d'où retentit ce formidable éclat de rire dont les échos vibrent encore de par le monde entier ; Meudon où vint si tristement mourir, en 1835, le peintre Gros, l'illustre auteur des *Pestiférés de Jaffa*, de la *Bataille d'Eylau* et de *l'Apothéose de sainte Geneviève* dans la coupole du Panthéon. Puisque nous sommes en quête de souvenirs, pourquoi ne pas rappeler en quelques mots la fin tragique du grand artiste. " Gros, disait le *Petit Journal* du 18 juillet dernier, après " l'insuccès de son tableau *Hercule et Diomède*, après " les insultes qui lui furent prodiguées, après avoir été " traité de vert de vessie, de teinte neutre, de vieille " momie, ne s'est pas jeté à l'eau comme on l'a imprimé. " Il a suivi le bord de la Seine, jusqu'en face du " Bas-Meudon, il a piqué sa canne dans la berge, y a " accroché son chapeau, dans lequel il a placé son " mouchoir et sa cravate ; puis il est entré dans la ri- " vière, s'y est couché dans deux pieds d'eau à peine " et y a attendu la mort, la face dans le sable, les deux " mains sur sa tête. "

Mais oublions la mort malheureuse de ce pauvre illustre peintre, affolé par une cabale éhontée, pour ne nous plus souvenir que des chefs-d'œuvre dont il a doté l'école française moderne.

Aussi bien, nous voici à Sèvres, riant village d'où sortent ces porcelaines ravissantes, les plus admirées de tous les produits de la céramique européenne. Et voilà Saint-Cloud, avec son parc et sa superbe cascade artifi-

cielle et les murs calcinés de son château brûlé par les Prussiens pendant la guerre de 1870 ; et puis enfin Chaville, Viroflay et Versailles, la splendide résidence du grand roi, maintenant déserte et silencieuse comme une immense et féérique nécropole.

Si l'on prend le chemin de la rive droite, celui qui doit nous conduire tout à côté de la demeure hospitalière de M. Claretie, l'on traverse successivement : Asnières, qui doit à ses fritures sa modeste célébrité ; Courbevoie et Puteaux, d'où l'on aperçoit le Mont-Valérien dont la tête menaçante se dresse au-dessus de la campagne comme celle d'un géant couché dans la plaine et se soulevant pour apercevoir de loin l'ennemi. Et nous laissons derrière nous Suresne, dont le petit vin n'est pas sans mérite et puis Saint-Cloud et Ville-d'Avray.

Enfin, voici Viroflay, pas précisément le village, assis un peu plus au sud, mais l'extrémité nord de la commune où notre hôte a établi sa résidence d'été. M. et Mme Claretie — jeune femme charmante, spirituelle et distinguée comme une Parisienne de bon ton, hospitalière... comme une Canadienne — nous accueillent avec cet empressement, cette cordialité simple et de bonne compagnie qui vous mettent tout de suite à l'aise en vous montrant clairement que vous êtes chez eux les bienvenus.

Quoiqu'il ait déjà beaucoup produit, M. Claretie n'est pourtant âgé que de quarante ans à peine. Il est d'une taille moyenne et de cette complexion délicate et nerveuse des penseurs et des poètes. Il a le teint pâli par le travail des idées, le nez droit et fin ; tandis que la bouche, spirituelle, bienveillante, s'abrite dans une barbe châtain dont la coupe artistique ajoute à l'expression réfléchie, digne de la partie supérieure de la figure dont le front élevé, l'œil alerte, vous révèlent tout d'abord l'intelligence prime-sautière et la culture constante des productions de l'esprit.

De tous les romanciers en vogue, M. Claretie est l'un des plus goûtés. *Monsieur le Ministre*, publié il y a deux ans, et *le Million*, qu'il a fait paraître cet été, sont venus ajouter encore à sa réputation. Ces deux romans d'analyse, entraînants et dont les caractères ont été choisis dans le monde parisien de la politique et de la finance du jour, sont habilement, finement étudiés. En ce moment, l'on répète, au théâtre du Gymnase, *Monsieur le Ministre*, transporté sur la scène par l'auteur. Cette pièce y sera jouée dans quelque temps, lorsque le nouveau drame de M. Octave Feuillet, *Un roman parisien*, qui fait accourir aujourd'hui tout Paris au Gymnase, aura fourni sa carrière.

Outre ses romans — il en publie au moins un chaque année — M. Claretie, qui écrit avec une facilité que lui envient ses confrères, donne aussi toutes les semaines, au *Temps*, une chronique des plus intéressantes sur les lettres et les arts. Aussi a-t-il par devers lui, dans les cartons de sa prodigieuse mémoire, mille et un feuillets remplis des notes les plus curieuses sur l'intimité du mouvement littéraire et artistique de notre époque. C'est donc une fête de l'esprit que de le lire et le plus grand charme de l'entendre, chez lui, vous énumérer tous ces détails, ignorés pour la plupart, et dont nous sommes tous partant si friands, sur la vie de ces ouvriers de la pensée vers qui se tournent les yeux du monde lettré.

Depuis deux ans, M. Claretie prépare un livre sur la littérature canadienne à laquelle il témoigne beaucoup d'intérêt. Ce sera pour nous tous une bonne fortune que d'être jugés par un maître expert dans l'étude des choses de l'esprit.

En nous introduisant dans son cabinet de travail, laboratoire où le chimiste littéraire analyse les passions humaines, M. Claretie nous présente à un grand vieillard droit comme une lance. A son air martial, à ses moustaches grises coupées en brosse, au ruban rouge qui orne sa boutonnière, je l'avais tout d'abord pris pour un militaire en retraite. Mais quelles ne furent pas ma surprise et mon émotion, lorsque son nom fut prononcé : " Monsieur Auguste Maquet. " J'étais en présence de l'un des conteurs les plus amusants de cette glorieuse et féconde époque de 1830, de l'auteur de *la Belle Gabrielle*, de *la Maison du Baigneur* et du *Comte de Lavernie*, romans de cape et d'épée des mieux trépassés, des plus attrayants ; enfin, du collaborateur

aux meilleurs romans d'Alexandre Dumas : *les Mousquetaires*, *Vingt Ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *la Dame de Montsoreau*, *les Quarante-Cinq*, *Monte-Christo*, etc. Il n'y a pas à considérer longtemps le survivant des deux célèbres collaborateurs pour remarquer en sa personne beaucoup des dehors de ces types pleins de bravoure, de faconde et de vie que Dumas et Maquet ont rendus immortels : d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, héros charmeurs qui ont rempli de leurs exploits prodigieux les heures ensoleillées de notre adolescence.

M. Claretie, qui sait si bien faire valoir ses invités les uns aux autres pour le plus grand plaisir de tous, eut bientôt fait d'amener M. Maquet à nous parler de la conception et de l'enfement des *Mousquetaires*. — Un jour, nous dit celui-ci, que Dumas allait quitter Marseille pour revenir à Paris, il demanda à Méry de lui choisir, dans la bibliothèque de la capitale de la Provence, un livre qui lui aidât à abrégé les heures du voyage. Méry prit, un peu au hasard, sur le premier rayon à sa portée, un volume qu'il lui tendit en disant : " Voici qui vous amusera, je crois. " C'étaient *Les Mémoires de d'Artagnan*. En arrivant à Paris, le maître me dit : — Voyez donc un peu, Maquet, si nous ne pourrions pas, à nous deux, tirer de ce bouquin-ci quelque roman d'aventure. Il me paraît qu'il y a là-dedans le sujet d'un bon récit de cape et d'épée. — Je lus le livre tout d'un trait et me mis immédiatement à l'œuvre. J'écrivis les premiers chapitres jusqu'à l'épisode de l'homme de Meung, et puis je m'arrêtai. Dumas lut cela et me dit : — C'est bien, mais ce n'est là qu'un prologue ; il nous faut maintenant le nœud de l'action, quelque chose de corsé. — Séance tenante, l'affaire des ferrets, qui est le sujet principal des *Mousquetaires*, fut trouvée. Et nous lâchâmes la bride à notre imagination.

— Mais, fit M. Claretie, les personnages des *Mousquetaires* ont donc existé en chair et en os ?

— Parbleu ! reprit M. Maquet, vous les retrouvez tous dans *Les Mémoires de d'Artagnan*, et Athos et Porthos et Aramis. Il n'est pas jusqu'à la figure sombre de Milady qui ne s'y retrouve avec sa flétrissante fleur de lys sur l'épaule. Seulement, il nous fallut charger son caractère. Ainsi, la part que nous lui faisons prendre à l'assassinat du duc de Buckingham, par l'entremise de son fils supposé, Mordaunt, le lugubre épisode du bourreau, etc., pures affaires d'imagination. Maintenant, ne vous semble-t-il pas, messieurs, qu'il a fallu deux tempéraments bien différents pour créer les types si opposés de caractère, de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis, ainsi que ceux de leurs laquais, les sieurs Planchet et Grimaud, Mousqueton et Bazin ? Aussi, la collaboration est tellement évidente dans cette œuvre, que Dumas a voulu que mon nom parût à côté du sien, en tête de la pièce *La Jeunesse des Mousquetaires*.

A ce moment, un nouvel invité fit son apparition dans la pièce où nous nous tenions, joli cabinet de travail dont les fenêtres aux châssis gothiques encadrant des vitraux de couleurs brillantes, laissaient tomber, en les parant de lueurs variées, les rayons du soleil couchant sur un bahut en vieux chêne aux ciselures délicatement fouillées. — M. Edouard Pailleron, nous dit M. Claretie, en nous présentant au nouveau venu.

Nous avions devant nous l'auteur de la fine comédie *le Monde où l'on s'ennuie*, laquelle, depuis plus d'un an, fait toujours salle comble au Théâtre-Français. M. Pailleron, âgé d'à peu près quarante ans, est d'une taille moyenne, robuste d'épaules, avec une forte tête et une figure spirituelle qui s'anime à sa parole pénétrante. En sa qualité de candidat à l'Académie, il pose un peu, comme il sied à un futur immortel. Il a bien manqué son élection une première fois, tenu qu'il était en échec, à ce que l'on prétend, par Caro, le philosophe mystico-mondain, qui n'aurait pu lui pardonner de l'avoir, parait-il, mis en scène et ridiculisé dans la personne de Bellac, le philosophe à l'eau de senteur du *Monde où l'on s'ennuie*. On assure pourtant aujourd'hui que M. Pailleron n'en passera pas moins à la prochaine réunion des Quarante, qui fera deux élus de plus contre cent mécontents.

Placé à table à côté de M. Maquet, je lui exprimai tout le plaisir que j'avais éprouvé autrefois à la lecture

de *La Belle Gabrielle*, où sa résurrection de Chicot — personnage emprunté à *La Dame de Montsoreau* et aux *Quarante-Cinq* et peut-être créé par lui-même — est un véritable tour de force.

— Comment ! me dit-il, agréablement surpris, mais l'on connaît donc mes ouvrages au Canada ?

— Mais comme vous voyez, M. Maquet. J'ai même fait venir au pays, il y a quelques années, votre *Histoire de la Bastille*, dans l'espérance d'y trouver quelques renseignements sur Bigot, l'intendant prévaricateur de la Nouvelle-France au siècle dernier ; triste personnage dont j'ai fait le caractère principal de l'un de mes romans.

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, repartit M. Claretie, que M. Marmette a écrit plusieurs romans tirés de l'histoire du Canada ?

— Oui, oui ; mais, reprit M. Maquet en s'adressant à moi, il faut me les faire connaître au plus tôt.

Je dus lui promettre de lui envoyer une copie de mes livres ; ce que je fis le lendemain, en lui adressant *l'Intendant Bigot et le Chevalier de Mornac*. Quelques jours après, il m'en accusait la réception par la lettre suivante que je me permets de reproduire ici, encore moins pour ce qu'elle contient d'aimable à mon adresse que pour ce qu'elle exprime d'obligeant à l'égard des Canadiens.

Château de Ste-Mesme, près Doudan,
(Seine et Oise.)

Monsieur.

Je suis en retard avec vous, mais vous voudrez bien me pardonner. Je tenais à lire avec toute l'attention qu'il mérite cet ouvrage d'un compatriote d'autant plus intéressant qu'il est plus loin de nous. J'ai donc lu votre *Intendant Bigot*, ce roman plein d'action, de bonne couleur locale et partant de sentiments tels qu'on voudrait les trouver dans toutes pages qu'on est condamné à lire. Votre expression est chaude, énergique et traduit bien vos convictions. Je vous envoie donc mes compliments sincères et je remercie ma bonne fortune qui m'a rapproché un instant de ces Canadiens de la pure race française qui tiennent à la vieille patrie comme ils tiennent d'elle par l'esprit, le cœur et l'âme ; des liens indissolubles, malgré le temps, la distance et les mers.

Recevez, monsieur et cher confrère, l'assurance de mes sentiments distingués.

AUGUSTE MAQUET.

M. Maquet vient de publier un livre remarquable, œuvre tout historique, intitulé : *Paris sous Louis XIV*. C'est un beau volume, orné de superbes gravures et des plus curieuses sur le vieux Paris. Cet ouvrage, savamment étudié et digne de la réputation de son auteur, devra figurer dans nos bibliothèques.

Mais revenons chez M. Claretie. Le jour même où nous étions invités chez lui, l'on venait d'enterrer Jules Noriac, le spirituel auteur de *La Bêtise humaine* et du 101e *Régiment*. La conversation devait naturellement tomber sur lui. Son vrai nom était Cayron. Voici par suite de quelles malheureuses circonstances il dut le changer pour celui de Noriac, d'ailleurs plus sonore et sentant mieux son auteur.

A dix-huit ans, Jules Cayron n'était encore qu'un modeste employé dans une petite maison de commerce de Paris, lorsqu'un jour, son patron lui commanda d'aller retirer le montant d'une facture chez un pharmacien : une trentaine de francs. C'était un samedi soir. Après avoir touché les trente francs, le jeune homme s'en alla chez lui sans retourner chez son patron dont la boutique était fermée à cette heure. Malheureusement pour lui, le pauvre commis faisait, le lendemain, un dimanche, rencontre d'une petite amie qui le supplia de la mener promener à la campagne. Lui se laissa tenter et voilà nos amoureux partis pour Aenières, afin d'aller voir si les fauvettes y chantaient toujours la romance des amours printanières. O la gaie promenade, mais le triste lendemain ! Les trente francs du patron avaient payé les frais de cette école buissonnière. Le pauvre garçon comptait bien sur un parent qu'il avait de par la grande ville pour rembourser le maître. Mais, méchanceté du sort ! quand l'infortuné se présenta chez ce parent sauveur, celui-ci venait de sortir pour ne rentrer que le soir. Le malheureux employé dut donc retourner chez son patron les mains vides. Pour comble de misères, celui-ci s'était lui-même rendu, le samedi soir, chez son débiteur, et avait pu constater que la somme due avait été payée. A peine aperçut-il le pauvre enfant qu'il la lui réclama. En vain Cayron implora-t-il son indulgence en lui jurant que la somme minime, qu'il s'était laissé entraîner à dépenser inconsidérément, lui serait ponctuellement remise le lendemain matin ; le petit négociant, inflexible et féroce, ne voulut rien entendre et traduisit immédiatement en police correctionnelle le commis encore plus imprudent que coupable. Le pauvre enfant fut condamné à trois mois de prison. Ce lui fut une cruelle mais profitable leçon ; car non-seulement il sortit de là, ce qu'il avait toujours été foncièrement, un honnête homme, mais il poussa toujours, par la suite, la probité jusqu'à la délicatesse la plus ombrageuse. Quand il entra dans l'arène littéraire — où il y a pour le moins autant de loupes que d'agneaux — il lui fallut changer de nom et de Cayron devenir Noriac. Longtemps, ce travestissement fit ignorer son infortune ; jusqu'à ce qu'un jour, dans une polémique très acrimonieuse qui intervint entre Noriac et About, celui-ci qui avait, on ne sait d'où, exhumé le péché de jeunesse de son adversaire, lui jeta

brutalement au visage, dans un journal, qu'il avait dû changer de nom comme on rejette un habit sale. Ce fut un grand scandale et qui porta à Noriac un coup tel qu'il ne s'en remit jamais.

Il vient de s'éteindre à Paris, après deux ans de la plus terrible agonie, rongé par ce mal affreux qu'on nomme le cancer des fumeurs. — Ce trait si cruel de la jeunesse de Noriac, nous dit M. Claretie, me rappelle une bien plus terrible aventure arrivée à Jules Lecomte, écrivain distingué de son temps et mort en 1864. Alors qu'il était encore jeune, Lecomte entretenait des relations, par trop intimes, avec la femme de l'un de ses amis. Poussé un jour par le besoin, il s'oublia jusqu'à contrefaire une signature pour se procurer de l'argent. On n'a jamais su comment, mais le mari trompé, qui ne se doutait que trop de son malheur, eut vent du faux dont Lecomte s'était rendu coupable, acheta à prix d'or cette terrible pièce de conviction, et puis, pour se venger, dénonça le faussaire à la justice. Celui-ci fut condamné et forcé, lui aussi, de passer par la prison. Le châtement, hélas mérité ! ne lui profita pas moins qu'à ce pauvre Cayron, pourtant moins coupable que Lecomte, qui fut toujours aussi, depuis lors, des plus rigides sur la question d'honnêteté. Ce qui n'empêcha pourtant pas Aurélien Scholl de remettre au grand jour, dans le cours d'une discussion très vive dans la presse, cette tache du passé de son adversaire.

— Je n'étais encore qu'un gamin, à cette époque, ajouta M. Claretie, et je venais de faire mes débuts dans le journalisme. Sans même connaître Lecomte, je pris sa défense. Le lendemain du jour où parut mon article, je reçus de Lecomte une lettre qui me priait de passer chez lui. C'était alors un vieillard. Il m'accueillit les larmes aux yeux, me remercia avec attendrissement d'avoir pris fait et cause pour un inconnu et me conta sa triste histoire. Quel terrible dénouement de drame, n'est-ce pas, que cette vengeance raffinée du mari trompé !

Sur les onze heures, nous prenions congé de nos très aimables hôtes. Comme nous revenions, je songeais, à part moi, dans le silence du wagon à peine éclairé, à ces cruautés de la vie artistique et littéraire qui attire pourtant de si nombreux papillons autour de cette flamme brûlante de la gloire à laquelle tant de malheureux illuminés vont se roussir les ailes.

Devant nous, dans la vaste plaine, sous le ciel noir, flamboyaient les milliers de lumières de Paris, immense fournaise dans laquelle les passions sont chauffées à blanc, pandémonium où, depuis des siècles, des millions d'hommes se sont tordus en désespérés dans les larmes, le sang et le feu !

JOSEPH MARMETTE.

Paris, le 25 novembre 1882.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

IV

DU MONDE DE JUPITER AU MONDE DE SATURNE

En quittant le monde de Jupiter, nous avons notre choix entre deux routes : l'une qui nous ramènerait vers notre globe, l'autre au contraire qui nous conduira de suite aux trois planètes les plus éloignées.

Dès la première étape, nous pourrions, sur le premier de ces chemins, jouir du contraste entre les corps les plus grands et les corps les plus petits de notre système. Car nous passerions, sans transition aucune, de la planète la plus majestueuse et la plus gigantesque à la gracieuse troupe de plus de deux cents petites planètes, qui confinent immédiatement à Jupiter et qui sont comme une poussière d'astres, mesurant les uns quelques cent kilomètres, les autres trente ou quarante seulement. En les voyant, malgré leur petitesse, graviter, tourner et resplendir, chacune dans sa zone, il y aurait lieu d'admirer le jeu aussi gracieux qu'étonnant de l'Artiste divin, qui, d'une fécondité inépuisable, sait varier, par des modes toujours nouveaux, un type unique de création.

L'autre voie, au contraire, qui de Jupiter s'étend vers les frontières de notre système, passe par toutes les planètes-géants, Saturne, Uranus et Neptune, et elle longe ainsi les bords mêmes des domaines du soleil, à 4,000 millions de kilomètres de la Terre. L'heureux explorateur des mondes célestes, qui serait arrivé à mettre le pied dans le monde de Jupiter, n'hésiterait pas un moment à donner sa préférence à cette seconde voie, et il le ferait plus volontiers encore si, comme l'année dernière, Jupiter et Saturne se trouvaient dans une position à rendre son voyage beaucoup plus facile.

Alors en effet, Jupiter se trouvant, avec une légère déviation, sur la ligne qui s'étend de la Terre à Saturne (ce qui les deux planètes faisait paraître à une petite distance l'une de l'autre sur la voûte céleste, comme nous avons dit plus haut), il en résulte que les 770 millions de kilomètres parcourus par notre voyageur pour atteindre Jupiter, eussent été autant de chemin le rapprochant de Saturne ; et cette distance,

remarquons-le, c'est plus que la moitié de la route, car il ne lui eût plus resté à parcourir que 641 millions de kilomètres environ, pour fournir les 1411 millions, distance totale de la Terre à Saturne.

Au reste, la rencontre assez rare de ces deux colosses dans un champ visuel aussi restreint, inviterait à les considérer l'un après l'autre celui-là même qui ne les visiterait que du regard et de la pensée. De Jupiter donc nous nous rendrons à Saturne ; et le chemin sera aussi intéressant que tout autre, car nous avons à faire connaissance avec une planète merveilleuse entre toutes, grâce à ses anneaux et aux huit lunes qui forment son cortège. La grandeur, l'élégance et la richesse surprenante du monde de Saturne, à peine perceptibles pour un observateur terrestre, fascinent de plus en plus l'œil de l'explorateur qui, partant de Jupiter, fait route vers ce globe lumineux.

D'ici-bas, Saturne nous apparaît comme une simple étoile de première grandeur : l'œil nu n'en distingue ni les anneaux ni les satellites. C'est ainsi que le voyaient aussi les anciens, avant l'invention du télescope ; et c'était par lui qu'ils clôsaient tout bonnement la liste de leurs sept planètes : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Pauvre astronomie antique ! Quelle petite maîtresse d'école ne sourit de pitié en entendant cette énumération prêchée comme un dogme scientifique du haut des chaires du moyen âge ? Et ainsi souriront nos petits-fils en citant certaines théories de nos astronomes modernes ! La science humaine fait des progrès, mais comme science humaine : toujours au milieu de l'obscurité, sur une voie remplie d'obstacles. Qui rit de ses chutes, montre par là n'avoir jamais marché dans ce sentier. Mais quand la science se laisse enivrer par l'esprit d'incrédulité, alors ses pas, ses bronchades et ses chutes perdent tout reste de décorum, et deviennent un digne objet de rire ou mieux de compassion. Quelle erreur de l'astronomie planétaire antique pourrait se comparer aux songes d'un Figuer, qui, au beau milieu du XIXe siècle, vient nous dire que la conservation de la chaleur dans le globe solaire, est due au choc des âmes qui s'y précipitent pour jouir du bonheur de son paradis ? Quel ancien égala jamais Flammarion, qui, afin d'établir le dogme pour lui capital de l'astronomie moderne, je veux dire l'habitation des astres, ne craint pas de débiter avec assurance des extravagances physiquement absurdes ?

Mais revenons à Saturne qui, à moitié route de Jupiter à son globe, se montre déjà à nous dans tout l'éclat de sa magnificence. Sa couleur plombée, comparée à la splendeur argentée de Vénus et aux teintes variées de Jupiter et de Mars, parut aux anciens peuples recéler quelque chose de sinistre : c'est pour cela qu'ils dédièrent cette planète à la divinité cruelle dont elle porte le nom. L'astronomie moderne n'ose pas encore hasarder l'explication des couleurs variées que présentent les diverses planètes ou les diverses parties d'une même planète. Nous ne tenterons donc point de prévenir les découvertes des âges futurs, et nous nous contenterons de contempler les merveilles de la nature du côté où elles nous sont plus accessibles.

Le voyageur, arrivé à la moitié du chemin entre Jupiter et Saturne, jouit de là de deux perspectives qui n'ont peut-être pas leurs pareilles dans tout le système solaire. S'il se retourne en arrière, il voit la reine des planètes resplendir, le plus majestueux des astres, dans les profondeurs de la voûte céleste, entourée de quatre monde dépendants d'elle. En regardant en avant, il aperçoit le globe de Saturne, d'un cinquième seulement plus petit que celui de Jupiter. Mais comme ce désavantage est bien compensé ! Il se présente à l'œil entouré à l'équateur d'une brillante couronne d'anneaux concentriques qui, au lieu d'adhérer à son globe, sont au contraire suspendus dans l'espace, comme un satellite d'un nouveau genre, et qui, placés au milieu de la planète principale, s'agitent et tournent autour d'elle avec une rapidité vertigineuse. Semées autour de ce groupe merveilleux, qui, par un effet de perspective, semble former un seul corps central, non plus une ou quatre, mais huit lunes de différentes grandeurs et à des distances diverses accomplissent leur évolution. Ces lunes, avec l'ordre toujours nouveau de leurs positions relatives, avec leurs éclipses et leurs phases se succédant tour à tour et avec leurs mouvements intrigués, rendent le système entier un chef-d'œuvre de grandeur majestueuse et d'élégance inexprimable.

Entré désormais dans les domaines de Saturne, l'explorateur qui voit que, pour en visiter le globe, il lui faudra se plonger dans les denses et perpétuels nuages de son atmosphère et perdre ainsi la vue de toutes ces beautés, quelque voisines et rapprochées qu'elles soient, devra nécessairement se dire à lui-même : " Tout ce déploiement de grâce a été fait pour être vu du dehors ou pour n'être pas vu du tout ; car il est certain qu'il échapperait complètement à un habitant de la planète. " Il est étrange que cette observation de sens commun ait échappé aux partisans de l'habitation des planètes. En visitant le monde de Saturne, il nous arrivera, par amour de la vérité, de leur en suggérer quelques autres non moins opposées à l'application pratique de ce nouveau dogme astronomique.



UNE ALSACIENNE

V

LE GLOBE DE SATURNE ; SES JOURS ET SES NUITS.
COMMENT ON RECONNAIT ET MESURE LA ROTATION
D'UN ASTRE SUR SON AXE. LES HABITANTS
DE SATURNE DANS LES TÉNÉBRES.

Si Jupiter n'existait pas dans le système solaire, le globe de Saturne se ferait remarquer comme un colosse non seulement parmi le petit peuple des planètes, jetées entre lui et le Soleil, c'est-à-dire, Mars, la Terre, Vénus et Mercure, mais même près d'Uranus et de Neptune, comptés pourtant l'un et l'autre parmi les géants du système. En effet, pendant que chacun d'eux n'a une masse que d'environ vingt fois supérieure à celle de la Terre, Saturne l'emporte sur elle de 102 fois par la masse et de 675 fois par le volume. Ainsi il approche plus que toute autre planète du grandiose Jupiter, et il se montre vraiment digne de figurer comme le centre du magnifique système d'astres qui gravitent autour de son globe.

La première chose qui, après la grandeur, attire le regard du spectateur dans ce globe immense, c'est son aplatissement extraordinaire aux pôles et son renflement proportionné à l'équateur. Pendant que la différence entre le diamètre polaire et équatorial n'est pour la Terre, que de 1/300 et de 1/17 pour Jupiter, il est d'un dixième pour Saturne ; le diamètre polaire de cette planète mesure 12,000 kilomètres, tandis que son diamètre équatorial en mesure 120,000. Ainsi on peut commencer à Saturne à appliquer avec quelque vérité la comparaison d'une orange dont on se sert improprement pour faire comprendre aux enfants quelle est la forme de la Terre.

De cet énorme renflement à l'équateur, il était déjà permis de conclure à une vitesse correspondante de la planète sur son axe. Mais, pour en déterminer exactement la mesure, il fallait recourir au moyen ordinaire et plus certain qu'emploient les astronomes dans des cas semblables ; il fallait fixer quelque objet déterminé et bien tranché, entre tous les autres, sur le corps de la planète, et remarquer combien de temps il prenait pour revenir au même point.

Et certes, dans le cas donné, la chose n'était pas facile. Car Saturne a beau, pour qui le regarde de la Terre avec un bon télescope, paraître, comme Jupiter, entouré de bandes qui ne sont autres que les amas de vapeurs suspendues dans son atmosphère, il n'en est pas moins vrai que, soit l'éloignement, soit l'incertitude de ses confins mal définis, il devient très difficile de remarquer parmi ces bandes une irrégularité bien caractérisée. En suivant une autre voie, W. Herschel trouva en 1793 la première démonstration directe du mouvement rotatoire de Saturne et en fixa la durée à 10 heures et 16 minutes. Découverte qui fut solennellement confirmée en 1876 ; alors en effet, l'astronome Hall, de Washington, ayant un soir découvert sur l'équateur de Saturne une tache brillante, que l'on crut produite par une immense éruption produite dans la planète, et qui resta visible depuis le 7 décembre jusqu'en janvier de l'année suivante, un grand nombre d'astronomes saisirent cette occasion pour étudier le mouvement diurne de la planète. Par suite de leurs conclusions comparées, la durée du jour en Saturne fut fixée à 10 heures et 14 minutes, de deux minutes seulement moindre que celle établie par Herschel.

Là donc encore comme en Jupiter, cinq heures s'écoulaient de l'aurore à midi, à l'après-midi et au soir, et cinq heures encore, du soir au matin d'une journée semblable. Mais, il faut l'avouer, un explorateur de Saturne ne pourrait pas, eu égard aux conditions de son atmosphère, se servir sans restriction de ces mots, jour, midi, etc. De cette planète en effet, le Soleil, par suite de la distance, ne peut être vu qu'avec un diamètre dix fois moindre que celui qu'il a à nos yeux, et il n'exerce sur elle qu'un centième de l'action calorifique et lumineuse sentie sur la Terre. Quel jour et quel midi peut-il produire à comparer aux nôtres ? Puis, n'oublions pas l'énorme enveloppe de vapeurs, de nuages très denses et de brumes sans cesse renaissantes, qui viennent encore intercepter ces rares rayons solaires. Si, à la surface de Jupiter, le jour ne diffère de la nuit que par une lueur incertaine, pénétrant l'obscurité de ses vapeurs atmosphériques, il est probable qu'à la surface de Saturne, le jour et la nuit se confondent dans des ténèbres perpétuelles.

La vie d'un habitant de Saturne, même sous ce seul rapport, ne se présente pas à l'imagination comme pleine de gaieté ; et, pour le rendre plus agréable, ce serait peu même de la fiction de Flammarion, d'après laquelle le nerf optique des Saturniens serait doué d'une sensibilité particulière, assez semblable à celle dont jouissent nos animaux nocturnes. Il n'y aurait point, même dans ce cas, à la surface de la planète et pour ceux qui y auraient fixé leur demeure, de jour succédant à la nuit, ni aucune des conséquences de ce phénomène ; et de plus, à quoi sert même d'avoir les meilleurs yeux du monde, si l'atmosphère qui nous entoure est toute chargée de vapeurs obscures ? Les épaisses brumes proverbiales de Londres, qui s'étendent parfois sur quelques villes de l'Italie elle-même, empêchent les meilleures vues de s'étendre au-delà de quelques

mètres. Il peut se faire que cet état de choses convienne à la nature pensive et mélancolique de ces êtres, nature de tous points conforme à l'idée que les anciens associaient au pâle monde de Saturne ! En réalité, quand bien même leur globe serait aussi peuplé que Paris, chacun des habitants pourrait vivre comme un anachorète. Tout au plus, sauf le cas non improbable de regrettables collisions, serait-il quelquefois troublé par le passage d'une ombre qui disparaîtrait aussitôt dans les ténèbres. Mais certainement, sa perspective se trouvant circonscrite dans la sphère étroite de quelques mètres, il ne pourrait dériver du monde qui l'entoure, ni enseignement utile ni agréable distraction.

GIULIO.

UNE VIEILLE FABLE MODERNISÉE

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Un jeune couple que l'amour avait uni et que Dieu bénissait, vivait heureux, ignorant des méchants les cruelles et terribles passions et goûtant les délices d'une douce existence.

Leurs jours s'écoulaient tranquilles comme l'onde molle et silencieuse d'un beau fleuve. Pour mieux orner leur foyer, le bon Dieu y avait jeté deux anges blonds qui étaient les étoiles de leur ciel sans nuages.

Les contrariétés ordinaires de la vie souffertes en commun, semblaient bien peu de chose.

Le plus fort aidant l'autre et, s'aimant à qui mieux mieux, ces époux privilégiés étaient aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas.

Cette félicité, hélas ! était trop complète et le funeste et vieil exemple, ancien écueil de l'humanité, se répéta. A la fin,

L'un d'eux s'ennuyant au logis,

nouvel Adam, le mari maladroit, dut tout gâter.

Renonçant soudain aux douces jouissances de la famille, l'imprudent voulut chercher ailleurs un bonheur plus parfait.

Chaque soir, quand le même petit cercle intime se resserrait comme jadis, lui, morose et distrait, subit d'un air agité les caresses de ses beaux enfants. Il se sent muet et préoccupé devant sa chère compagne.

Quand l'aiguille de la pendule, qui autrefois précipitait les heures, a lentement fait son chemin jusqu'au signe fatal, il dépose un baiser hâtif sur le front des chérubins inclinés sur sa poitrine et se lève précipitamment. Si son regard mal assuré rencontre celui de son épouse, il feint de ne pas voir les larmes qui brillent à ces yeux et la muette prière qu'ils lui adressent,

..... Qu'allez-vous faire !

L'absence est le plus grand des maux
Non pas pour vous cruel !....

car ce regard lui dit :

“ Qu'avons-nous donc fait, ces pauvres anges et moi, pour être ainsi délaissés ?... Le plaisir de dissiper vos biens au club n'est-il pas payé trop cher de notre isolement et de nos larmes !... La ruine de votre santé, de votre fortune, celle de votre honneur peut-être, l'avisement de votre intelligence que vous allez dégrader dans ces cercles démoralisateurs, ne sont-ils pas un prix suffisant et faut-il y ajouter celui de mon désespoir !... Mon ami, ces enfants chéris, Dieu vous a donné comme à moi, le soin de cultiver leur jeune intelligence. N'est-il pas juste que nous partagions cette tâche délicate ?”

“ Tout le poids des inquiétudes, augmenté de la douleur que me cause votre abandon, doit donc retomber sur moi !...”

“ Et croyez-vous que ces angoisses, que vous semez dans le cœur d'une mère, préparent une heureuse moisson pour l'avenir !...”

Tout cela :

Ebranlait le cœur

De notre imprudent voyageur.

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite

Il dépose sur son front brûlant un baiser aride en balbutiant quelques paroles qu'il croit très bien trouvées et s'en va, fier de lui, la pensant satisfaite.

— Il ne sait pas que pour assécher un torrent, il faut tarir la source qui l'abreuve.— Il ne veut pas s'avouer que la paix et le bonheur ne reviendront s'asseoir au foyer que s'il y rentre lui-même.

Le pigeon

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu

Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;

Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lac

Les menteurs et traitres appâts.

Le malheur le poursuit.

Les sollicitations, les promesses, le perfide aiguillon de l'exemple, les penchants de son âme égoïste, l'entraînent vers le gouffre où il en a vu tomber tant d'autres.

De désastre en désastre, de chute en chute, l'infortuné voit un moment sa réputation, son honneur,

celui... hélas oui !... l'honneur de ses enfants compromis.

Il a traîné leur nom avec lui dans l'ornière de la dégradation.

Par sa conduite, il a autorisé la médisance à l'associer à ses sales propos.

Dans la recherche effrénée de ses plaisirs frivoles, il a englouti l'assurance de leur avenir. Sa conscience bourrelée porte le double poids de ses fautes et du remords de les avoir fait expier à des anges.

La volatile malheureuse,

Demi morte et demi boiteuse,

Droit au logis s'en retourna.

Ruiné, abruti, confondu, il va porter à sa famille le spectacle de son désespoir. Il lui impose la nouvelle tâche de partager son infortune et de guérir les blessures reçues dans ses honteux exploits.

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Heureux ! mille fois heureux ! celui qui retrouve après ses écarts, le trésor d'un cœur encore aimant et dévoué qui verse sans contrainte un baume délicieux sur ses plaies !

Heureux celui qui voit des larmes de compassion mouiller les yeux que son cruel délaissement a si souvent rempli de pleurs amers.

Le ciel lui réserve peut-être des jours tranquilles que la piété et l'innocence des âmes séraphiques, qui ont prié pour lui, ont seules pu obtenir.

Morale :

Pourquoi—quand au pays chantent les brises d'un continuel printemps, quand un ciel toujours pur éclaire des jours heureux—pourquoi, âmes inconstantes, aller demander à d'autres cieux des rayons plus doux, à d'autres climats des zéphyrs plus caressants ?

Epoux, heureux époux !

“ Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau.

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

JOSEPHTE.

ORIGINE DE LA CRAVATE

L'origine de la cravate est ainsi racontée par un journal de commerce anglais. Vers 1636 un régiment étranger arrivait à Paris et un article de son costume plut singulièrement au peuple français : c'était un morceau d'étoffe—soie ou mousseline pour les officiers, une étoffe plus commune pour les soldats ; cette bande leur entourait le cou, puis elle était attachée en un nœud avec deux pendants ; elle servait à suspendre une amulette qui les protégeait contre les coups de sabre. Les Parisiens s'emparèrent de cette nouveauté, qu'ils nommèrent, d'après la nationalité du régiment, croates et plus tard cravates.

Les riches portèrent des cravates en dentelle, richement brodées, ainsi qu'en eut pas longtemps après Charles II qui en porta une valant £20,12s. “ pour la naissance de son cher frère.” Jacques II payait £36,10s. une cravate en dentelle de Venise qu'il porta le jour de son couronnement. A la fin du dernier siècle, la cravate fut reprise et tellement exagérée que des pièces entières de mousseline étaient employées ; on se mettait sur les épaules des petits coussins sur lesquels on drapait des bandes d'étoffe, de telle sorte qu'un homme ne pouvait pas se tourner la tête sans se retourner tout le corps.

LE COURONNEMENT DU CZAR

Il paraît certain que cet événement, si longtemps différé, aura lieu au mois de mai 1883. Le ministre des Finances a signé l'ordre pour la fabrication des médailles commémoratives. Le dessin diffère de celui des anciennes en ce que le profil de l'empereur était seul représenté, l'impératrice n'étant pas considérée comme un personnage politique, et comme telle n'ayant pas le droit de paraître sur les médailles. Le czar actuel insiste pour que le portrait de son épouse soit représenté à côté du sien, ce qui lui gagnera les bonnes grâces des dames russes. Le revers de la médaille portera les armes de la Russie avec l'inscription “ l'ami Bog ” (Dieu avec nous.) Elle sera faite de deux grandeurs ; huit cents des plus grandes seront en or, seize cents en argent ; de l'autre grandeur on en fera mille en or et deux mille en argent. Toutes celles-là sont destinées aux personnages les plus marquants et à diverses corporations. Les médailles que l'on jette au peuple après la cérémonie—le jeton—sont paraît-il, terminées. Elles ne portent pas le portrait du czar, mais seulement les initiales “ A ” et “ M ” avec la couronne impériale de Russie sur le côté principal, et sur le revers, les mots “ Koronowany w Moskwe, 1883 ” (Couronné à Moscou, 1883.)

CAUSERIE

La douce tâche que celle-là ! C'est si gentil, causer. Puis, aujourd'hui, je suis en verve. "Les femmes ne le sont-elles pas toujours," grommelle déjà un lecteur peu galant. Soit, mais où est le mal ? Qu'il arrive le contraire et vous êtes les premiers à vous plaindre. N'ai-je pas entendu l'autre jour encore, monsieur Basile confier traitreusement à un ami, qui lui demandait à être présenté à mademoiselle Françoise : "Ah ! mon cher, quelle scie ! Impossible de soutenir une conversation avec elle ; après avoir déclaré la température chaude ou froide, il ne te restera plus qu'à ronger ton frein pour le reste de la soirée." Et la pauvre, qui croyait réparer noblement par son silence les imputations injurieuses qui assaillent le beau sexe, fut ainsi jugée.

Tout ceci est une longue digression. Ce n'est pas précisément cela que je voulais vous dire en commençant, amies lectrices ; n'importe, que cet écart soit à propos ou hors de saison, je ne le retrancherai point, car, ayant parlé de l'abondance du cœur, j'en éprouve trop de soulagement pour m'en retirer la jouissance si vite.

Je venais simplement vous communiquer mes impressions au sujet d'une judicieuse remarque de lord Palmerston. En parlant des Turcs, il s'exprimait ainsi : "Quelle énergie peut-on attendre d'un peuple qui ne porte pas de talons à leurs souliers ?" De ce raisonnement, je déduis que : si les Européens et autres gens civilisés portant talons à leurs souliers sont, par là même, énergiques, qu'est-ce donc à dire du nerf féminin ? puisque—il n'y a pas à vous en dédire, messieurs,—la hauteur respective de cette partie de notre chaussure a toujours été proverbiale parmi vous. Dieu sait, que d'épithètes, que de quolibets on a décochés contre ce petit article, si inoffensif d'ailleurs. On a été jusqu'à traiter la chose médicalement parlant, et les doctes facultés de la médecine ont trouvé l'occasion d'y employer un certain nombre de mots techniques, longs et ronflants, qui vous enlèvent la respiration pendant l'espace de soixante secondes. Mais nous voilà bien vengées, en vérité, et par un de vous.

Pauvres maris ! il fut touchant votre désespoir lorsque vint, il y a une dizaine d'années, cette fameuse mode de talons à pivots, dont l'extrémité demi-sphérique allait aboutir vers le milieu du pied. Tous tremblèrent pour les chères moitiés ; les jeunes époux, en songeant aux souffrances que causerait la plus légère déviation ; les autres en calculant le vide qu'un digne fils d'Esculape creuserait dans la bourse pour remettre l'os qu'un faux pas aurait disloqué.

Je ne sais à laquelle de ces deux catégories appartenait celui qui franchissait impétueusement, il y a quelques mois, le seuil du boudoir de madame, un journal à la main et criant : bonne nouvelle !

—"Elle doit être émouvante, si j'en juge par votre excitation," dit la tendre maman.

—"Elle vous sera agréable, sans nul doute, c'est une mode, riposta gracieusement le mari. Mais à la bonne heure, c'est, cette fois, une mode sensée. Si vos talons n'ont pas diminué de hauteur, ils ont considérablement acquis sous le rapport de la largeur ; le pied pourra maintenant se poser sans crainte et vous gagnerez au changement. croyez-moi. Tenez, ma chère, lisez plutôt vous-même."

—C'est inutile, je le savais et je suis bien aise que cela tombe dans vos goûts, car je me suis procurée quelques paires de ces nouvelles chaussures. Voici la facture ; elles reviennent à une douzaine de dollars, à peu près.

—N'ai-je pas payé dernièrement une note de ce genre ?

—Certainement, reprit-elle avec un calme imperturbable—le sang-froid fut toujours voisin de l'énergie—mais, je ne puis m'en servir plus longtemps ; songez donc !—avec un fin sourire—ce sont ces affreux talons !... Vraiment, réflexion faite, j'y gagnerai en effet.

—Mais moi, j'y perds, soupira l'écho plaintivement.

La mode, l'altière souveraine, ne fait jamais les choses à moitié : elle élargissait du même coup et les talons et les bourses.

L'extension de l'énergie féminine croissait-elle aussi ? Non ; seulement son point d'appui devenait plus ferme. Je ne conseillerais à personne de l'aller défier dans sa forteresse, l'expérience lui serait une dure leçon.

Là-dessus, sur mes hauts talons perchée, je vous pirouette un : au revoir.

MARIE-EDMONDE.

MORT DE M. GAMBETTA

Paris, 2 janvier 1883.—M. Gambetta est mort à sa résidence de Ville-d'Avray, dimanche, à minuit. Il s'est éteint doucement et presque sans agonie. Au moment de sa mort il avait auprès de lui MM. Spuller et Etienne, ainsi que le Dr Fienzal, qui ne l'a point quitté un instant. Dans l'après-midi qui a précédé sa mort, Gambetta souffrait énormément, et pendant l'intervalle d'une des crises il s'écria : "Je suis perdu, il est inutile de le dissimuler, mais j'ai tant souffert que la mort sera une délivrance."

A la réception du nouvel an, donnée par M. Grévy, assistaient les présidents du Sénat et de la Chambre des députés. M. Grévy a exprimé les violents regrets qu'il éprouvait de la mort de M. Gambetta.

Le conseil des ministres s'est réuni immédiatement et l'on a décrété que les funérailles auraient lieu aux frais de l'Etat.

Rome, 2.—La *Libertas* dit que la mort de Gambetta va augmenter le conflit qui existe entre les factions politiques extrêmes de la France.

Madrid, 2.—La mort de Gambetta a causé une grande sensation ici.

Vienne, 2.—On croit ici que la mort de Gambetta empêchera d'ici à longtemps une guerre entre la France et l'Allemagne.

Paris, 2.—Hier après-midi, un individu qui vendait des journaux contenant un article insultant à la mort de Gambetta, a été saisi par la foule sur le boulevard et battu. Ses journaux ont été déchirés et la police a eu beaucoup de mal à lui sauver la vie.

Berlin, 2.—Presque tous les journaux contiennent des articles sur Gambetta. Un d'entre eux, semi-officiel, a déclaré que le plus célèbre politicien de France n'était plus. C'était, dit ce journal, un homme à fortes passions, d'une grande énergie et dont les destinées auraient eu une grande part dans l'histoire.

Le *National Zeitung* dit que l'Allemagne a perdu son plus grand ennemi. Gambetta ne vivait que dans l'espoir de la revanche, et toute son énergie était employée à la préparer. En un mot, il constituait une menace perpétuelle pour la paix de l'Europe.

Londres, 2.—Sir Charles Dilke, dans son discours, dit que la nouvelle année de 1883 était attristée par la mort du plus grand homme d'Etat français moderne.

Berlin, 2.—En apprenant la mort de Gambetta, l'empereur Guillaume a déclaré que la paix était acquise à l'Allemagne, et pour longtemps.

CHOSSES ET AUTRES

On annonce de Rome que la convention entre le Saint-Siège et la Russie est signée.

L'isthme de Panama est ravagé par le choléra. La mortalité est de vingt-cinq personnes par jour à Tabuan-tepec.

Le Rhin et ses tributaires débordent à leur tour. Il y a maintenant inondations à peu près sur toute la ligne en Europe.

Le gouvernement chinois, qui revient à des sentiments plus doux, à l'égard de la France, aurait résolu d'envoyer un représentant spécial à Paris.

Le cardinal Newman est mieux, et M. Gladstone est malade d'un refroidissement qu'il a pris en se livrant à son exercice favori, qui consiste à bûcher du bois.

Le sénat de Washington s'occupe d'un bill pour mettre fin au système de souscriptions politiques en vigueur parmi les employés du service civil.

On a vendu à l'encan récemment, à Washington, un lot d'articles accumulés au bureau des lettres mortes. L'enchère a produit \$4,497.

L'Angleterre aurait résolu de diviser le pays des Zoulous en deux districts, dont l'un sera soumis à Cetwayo et l'autre à John Dunn. Il y aurait, dans l'un et dans l'autre un agent anglais pour représenter les autorités impériales.

M. Jacques Vilbon, employé depuis au-delà de quarante ans au bureau du shérif, a été, samedi matin, assermenté par M. C. E. Schiller, greffier de la Couronne, comme assistant-shérif. Cette nomination a été faite afin de ne pas laisser souffrir les affaires du département, vu que le présent assistant-shérif, M. Myron H. Sauborn, est presque continuellement retenu chez lui par la maladie.

On doit reconnaître que la compagnie du Pacifique canadien a fait preuve d'une remarquable énergie dans la construction de son chemin au cours de l'année qui vient de finir. Elle a complété pendant la dernière saison plus de 600 milles de voie. C'est beaucoup plus qu'elle n'était tenue de faire, et cela prouve quel essor

l'industrie des chemins de fer a pris depuis une couple d'années.

Nous apprenons qu'une *Semaine Religieuse*, publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'évêque de Montréal, paraîtra à Montréal vendredi. Ce journal, hebdomadaire, sous forme de brochure, de 24 pages de texte, sera fait sur le modèle des Semaines religieuses de France. Il ne s'occupera pas de politique.

A l'occasion du nouvel an, on a présenté samedi matin à Sa Grandeur Monseigneur Fabre, son portrait, fait par notre artiste M. Harvey Cary. Le don était accompagné d'une adresse qui fut lue par le Grand Vicair Maréchal.

L'assistance était nombreuse, et nous remarquons des délégués du séminaire de Montréal, des Révérends Pères Jésuites et Oblats, et un grand nombre de prêtres séculiers. Sa Grandeur répondit en termes émus et souhaita à tous une bonne et heureuse année et les exhorta à continuer à travailler pour le salut des âmes.

On annonce en Angleterre la prochaine candidature du maharajah Dhuleep-Singh. Il était héritier du trône de Punjaub, et sa famille était propriétaire du fameux diamant, le Kah-i-noor. Il n'était qu'un enfant, lorsque tous ces princes furent déposés par le gouvernement anglais, qui lui paya une pension d'abord de £12,000 puis de £25,000, ce qui ne l'empêcha pas de contracter des dettes considérables que le gouvernement a généralement soldées. Ce descendant de l'une des plus puissantes familles royales des Indes mène tranquillement à Whilly la vie d'un gentleman anglais. Il s'est beaucoup occupé de spéculations sur les propriétés, et surtout de musique. Il y est d'une très grande force ; il joue de tous les instruments connus, et doit prochainement faire jouer un opéra de sa composition. La restauration de Cetwayo lui a inspiré l'ambition à lui aussi d'être rétabli, ne fut-ce qu'un instant, sur le trône de ses pères, et veut aller défendre lui-même sa cause dans la Chambre des Communes. Ce serait assez curieux de voir ce représentant d'un autre monde siéger au parlement anglais.

Les funérailles de sir Hugh Allan ont eu lieu mercredi, le 27 décembre, vers deux heures. Des centaines de personnes s'étaient rendues à Ravenscrag quelque temps avant la procession, pour voir encore une fois les restes d'un homme à qui le Canada, et surtout Montréal, doivent beaucoup de leur prospérité.

Le corps reposait dans un cercueil en bois de rose sur lequel les parents et les amis du défunt avaient déposé de nombreuses couronnes de fleurs, au milieu d'un salon garni tout autour de guirlandes des fleurs les plus rares.

Vers deux heures, le cortège funèbre se forma et quitta la somptueuse résidence du défunt.

Le corbillard était traîné par quatre chevaux magnifiquement caparaçonnés. Une escouade de police, sous le commandement du sous-chef Lancey et du sergent Richard, ouvrait la procession. Venaient ensuite Son Honneur le maire et tous les membres du Conseil municipal, ayant de chaque côté les pompiers de la ville, puis le char funèbre escorté par MM. Henry Lyman, l'hon. J. J. C. Abbott, Robert Anderson, l'hon. John Hamilton, Joseph Hickson et G. Hogue, qui tenaient les coins du poêle.

Conduisaient le deuil : MM. A. R. Allan, H. M. Allan, B. J. Allan, et A. E. Allan, fils du défunt ; M. A. Allan, son frère, et MM. J. S. Allan, H. A. Allan, A. A. Allan et W. B. Allan, ses neveux ; le capitaine Milburn, MM. A. H. White, J. S. Smith, de Toronto H. L. McDougall et J. D. Crawford.

Le cortège descendit par la rue Peel sur la rue Sherbrooke, pour passer par l'Avenue Union à la côte du Beaver Hall et arriver à l'église Saint-André où les prières mortuaires furent récitées par le révérend M. Hill.

Après le service le corps fut transporté au cimetière Mont-Royal et déposé dans le caveau de la famille.

UN PETIT CONSEIL

Un précepteur américain a appris, par une expérience de quarante années, combien peu il connaissait un sujet tant qu'il ne l'avait qu'étudié, sans avoir essayé de l'enseigner ou de l'expliquer aux autres. Qu'un jeune homme, dit-il, en fasse l'essai ; qu'il redise à quelqu'un, tout en conversant, dans un langage simple mais correct, les points principaux d'un livre ou d'un article qu'il aura lu, et il verra ce que je veux dire. Il s'apercevra des lacunes de son récit quand il croyait si bien posséder son sujet. Il n'est pas de meilleur moyen de profiter de ses lectures, de cultiver sa mémoire et de s'habituer à énoncer clairement et correctement ses idées. Les enfants, dès qu'ils sont capables de lire, doivent être encouragés à raconter les passages qui les ont le plus intéressés dans les livres qu'ils ont lus et dans les lectures qu'ils ont entendues.

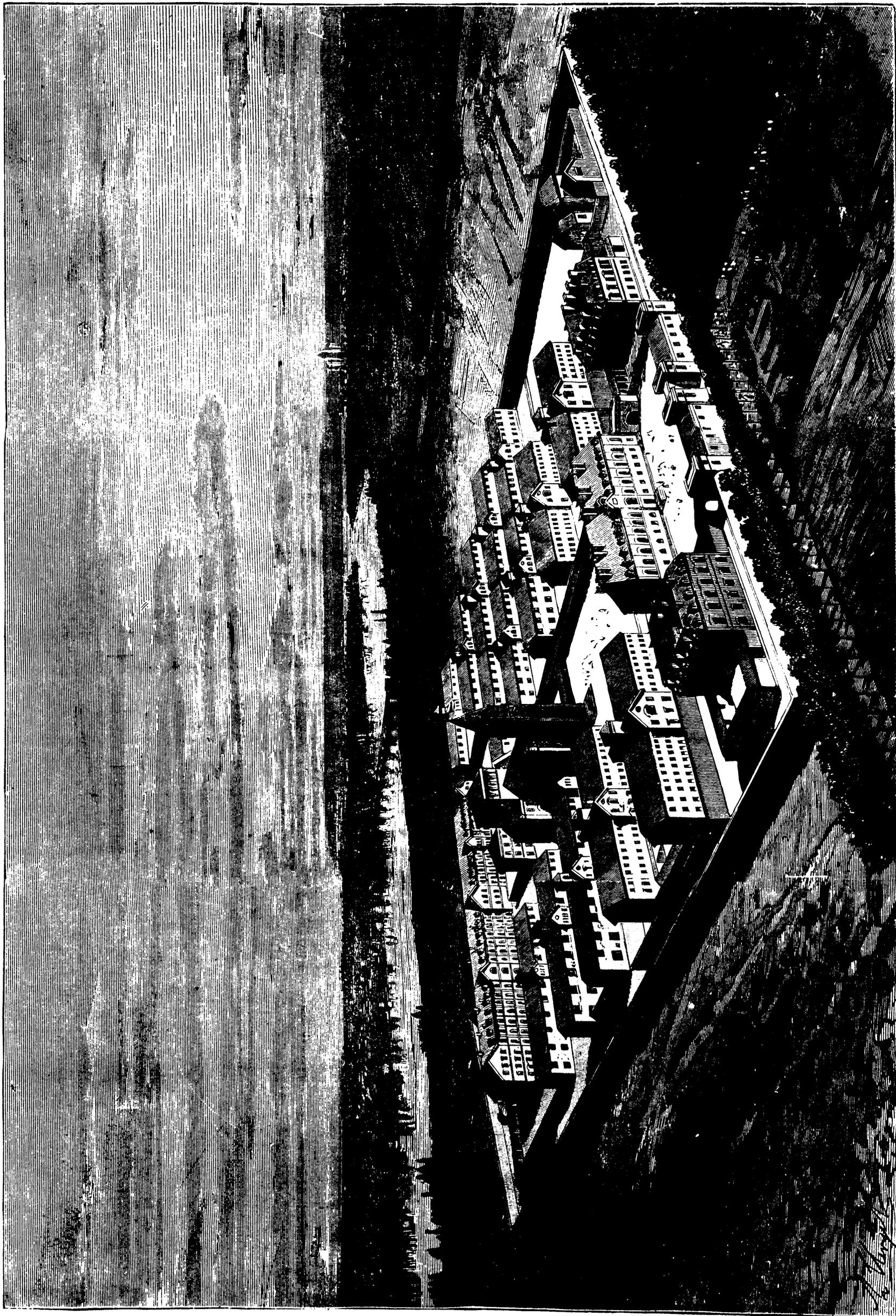
Le comble du bonheur pour un musicien :
Se baigner dans des ondes sourdes.

Le comble de la pudeur pour une femme honnête :
Rougir en entendant une déclaration du gouvernement.

Le comble de l'exagération pour un médecin larygiste :
Soigner l'organe des journaux.



LE JOUR DES ROIS EN FAMILLE



LA NOUVELLE PRISON DE NANTERRE, PRÈS PARIS

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le crystal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fini goutte à goutte ;
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute :
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit.
Puis le cœur se fend de lui-même ;
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il s'est brisé, n'y touchez pas !

SULLY PRAD'HOMME.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

V

Le lendemain se leva dans un brouillard léger, qui ne tarda pas à fondre en une pluie douce, sous laquelle les floraisons printanières, un peu languies par la sécheresse des jours précédents, se rafraîchirent et se ravivèrent.

—Moi qui gémissais, dit Mlle Mina, en entrant dans la bibliothèque où André prenait des notes, ce n'était qu'une coquette de dame nature pour être plus séduisante, cette pleurade. J'ai averti mon Fritz, nous irons passer notre après-dîner dans l'île avec mademoiselle.

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda tomber les dernières gouttes.

—Pauvres nous ! fit-elle, pourquoi les larmes, qui sont nos pluies, ne nous font-elles pas aussi reverdir ?

—Oh ! quelle mélancolie ! Une demoiselle qui en est pour si longtemps au vert tendre.

—Je songe à une malheureuse personne que je viens de voir chez maman. La plus misérable destinée ! Moi, depuis que je me souviens, je n'ai jamais pleuré ; à peine un attendrissement sur le trépas de mes poupées. Je suis d'un heureux ! Le passé, le présent, l'avenir, tout est rose. La personne à laquelle je faisais allusion est la dernière d'une noble famille ; pauvre à avoir faim, on ne peut la secourir. A chacune de mes joies répond chez elle une douleur ; à chacun de mes petits triomphes de beautés, de talents, de fortune, une humiliation ; toutes ces chaudes tendresses que j'ai au cœur, dans le sien sont des blessures. Elle est seule : elle prie, elle travaille, elle souffre ; voilà sa vie ; pas une éclaircie, pas un rayon. Avant de la connaître, je me figurais que les malheureux étaient des coupables qui expiaient. Elle, dit maman, s'en ira de ce monde avec la robe de son baptême. Alors pourquoi ? pourquoi moi tout, et elle rien ?

—Elle aura le ciel.

—Eh bien, et moi aussi... je ne suis pas du tout méchante, je fais bourse commune avec les pauvres, j'aime beaucoup le bon Dieu et je me garde de l'offenser.

—C'est une sombre question, une question insondable, que vous soulevez là, dit André pensif. Moi, je l'ai obstinément repoussée lorsqu'elle s'est présentée à mon esprit, mais il m'est resté de sa visite une sorte d'étroitesse de mon bonheur.

—Vous êtes comme moi dans les heureux effrayants ?

—Oui... sans avoir ni vieux blason ni gros millions, ma part est telle que je n'ai jamais rien envié d'autre jusqu'à ce jour... oh, ajouta-t-il mentalement, une petite greffe sur un Hohenstaufen égaré m'irait fort.

—La question ne peut être irrésoluble, sans quoi Dieu ne serait pas juste, ce qui ne s'admet point, reprit Mlle Mina avec la jolie mine sérieuse de sa leçon de philosophie. Je conclus qu'une heure viendra où vous et moi serons d'une manière quelconque des infortunés ; il est impossible que cela ne soit pas.

—C'est bien malsain avant déjeuner de pareils discours, *demoiselle*.

—C'est un hors-d'œuvre de ma façon que je vous servirai avec variantes par toutes les averses. Je vois des choses terribles dans le gris... Je vous engage, si vous voulez toujours penser joyeux ici, à prier l'ange du beau temps de veiller sur le soleil. Tenez, avec ce rayon mon nuage s'en va... Pour résumer, le malheur et la misère me révoltent contre moi-même, et j'ai besoin de me dire, de me crier de loin en loin : Tu souffriras ! Cela m'épouvante, mais me remet en équilibre. Sur ce dernier mot le duc entra, et menaçant sa fille du doigt, il dit le mot des chanoines : « Révolutionnaire ! »

Puis il la prit dans ses bras, l'embrassa et ajouta :

—Tante Ulrique vient déjeuner avec nous, tu seras sage... —Oui, père chéri, comme un enfant en sucre... Or ça, je me sauve, j'ai encore du travail à expédier. Vous savez que mademoiselle et moi avons entrepris de traduire la *Messiede* en français ?

—Bien du plaisir, mes enfants !

La porte retomba sur la jeune fille.

—Eh bien, mon cher hôte, dit le duc, trouvez-vous votre vie ? Là, au fond, il y a des manuscrits où vous aurez de précieux documents. Voyez les dates : 1269, 1261.

—Quels trésors !

—J'ai mieux encore, venez.

Le duc possédait une des plus curieuses collections de manuscrits anciens, et André, paléographe distingué, eut ce matin-là une vraie fête. Pour se rendre à la bibliothèque, il avait traversé une galerie de tableaux, où, depuis trois cents ans, les Rosenthal réunissaient les plus purs chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Ça et là, une statue, signée d'un nom illustre, se détachait, dans sa blancheur, sur le fond lumineux d'un Titien ou d'un Véronèse, ou semblait en extase devant une madone de Raphaël.

—Vraiment, se disait André, cette maison-là est plus dangereuse que les jardins d'Arnide... Quatre mois de ces délices, et en rentrant dans mon appartement de Paris, je vais me trouver pauvre comme Job, et amoureux peut-être, pour compléter le désastre... Non, cela je ne le veux pas, on a une volonté, enfin !

Dans la salle à manger d'été, tendue de pékin rayé, lilas et blanc, et qui ouvrait sur un parterre délicieusement fleuri, haute et puissante dame Ulrique-Dorothee-Griseldis-Hildegard-Mechthilde-Luitpolde de Rosenthal, comtesse d'Ilbourg-hausen, chanoinesse du chapitre noble de Romanewska, recevait de son air majestueux le bonjour de Mlle Mina, ravissante dans une batiste rose garnie de valenciennes.

—Papa vous a-t-il annoncé que nous avions un Français ici, ma tante ? dit la jeune fille, un Parisien... —Je n'ai encore vu que ta mère avec laquelle nous avons parlé de cette malheureuse Mlle de Wurtzbourg.

—Qui meurt de faim !

—Ta mère peut lui inventer un héritage, une restitution d'un inconnu... l'inconnu ce sera nous deux... Est-il bien ce Français ?

—Très bien, une intelligence d'élite.

—Vieille noblesse !

—Non... —Du Bonaparte ?

—Plus jeune que cela, fit Mlle Mina, réprimant une forte envie de rire en voyant s'allonger la lèvre dédaigneuse de sa tante.

—Quelque baron du second empire, sorti on ne sait d'où ?

—Pas baron du second non plus... il s'appelle tout simplement André Bernard, et il est charmant et très distingué.

—Je serais curieuse de savoir en quoi consiste la distinction d'un monsieur qui s'appelle Bernard tout sec, dit la chanoinesse, en froissant nerveusement dans ses longues mains blanches les plis de sa robe de satin vieil or. Quel abus de mots tu fais, ma pauvre Mina ! Il est dit que je ne pourrai venir ici sans que tu me choques d'une façon quelconque. La dernière fois, tu m'arrives tout courant de ta promenade, disant que tu avais rencontré l'épicière qui montait les provisions, et qu'il avait un superbe nez romain. Il n'y a que toi sous le ciel, dans les gens nés, pour regarder un épicière. Moi, j'ai des domestiques depuis vingt ans, et je ne sais pas de quelle couleur ils ont les cheveux.

—Je crois bien, pensa Mlle Mina, elle est d'un myope !

A ce moment entrèrent le duc et André. Le duc fit la présentation de la façon la plus aimable pour son hôte, au respectueux salut duquel la chanoinesse répondit par un lent mouvement de la tête, une perfection d'impertinence. Après quoi, elle le dévisagea un instant de ses malhonnêtes yeux myopes, puis les détourna et ne lui ouvrit pas la bouche. Déjeuner avec un homme pas né était de sa part condescendance assez haute pour qu'elle pût s'en tenir là.

Pendant le repas, d'ailleurs, elle parla peu. L'idée que le père ou le grand-père de « ce garçon » avait peut-être vendu de la flanelle la faisait frissonner jusqu'à la pointe de ses nobles cheveux, et son regard s'attachait, avec une expression irritée et lamentable, à un panneau où les armes des Rosenthal s'écartelaient sur le double écusson des Hohenstaufen et des Hapsbourg, comme pour les prendre à témoin de l'insulte qu'elle recevait.

—C'était pendant que son frère avait fait un intérim d'ambassade près de ce gouvernement de parvenus qu'on appelait la république française, qu'il avait pris l'habitude de recevoir ces gens-là, et de les traiter de pair. Cette France empoisonnait le monde.

André supportait d'un beau sang-froid le silence de la chanoinesse à son égard, se contentant de penser philosophiquement qu'il tenait là un maître type d'orgueil aristocratique. Le duc et la duchesse soutenaient la conversation ; quant à Mlle Mina, de temps à autre elle fronçait légèrement les sourcils. Enfin elle arriva à placer, avec beaucoup d'adresse, que, chez une peuplade sauvage de l'Amérique du Sud, les étrangers étaient traités si courtoisement, que beaucoup assuraient n'avoir pas rencontré tant de politesse en Europe. Entre deux clignements, la chanoinesse transperça sa nièce d'un regard aigu ; la coupable sourit gracieusement, et fit remarquer combien sa chère tante avait bonne mine. Le déjeuner finit sur cet incident.

Lorsqu'on sort de table, Mlle Mina dit à André :

—Vite, dans l'île j'ai la permission de maman ; ma tante va reconstituer la généalogie de Mlle de Wurtzbourg, la moitié du nobiliaire allemand, de quoi prendre une fièvre chaude. Un rêve, la nuit, qu'on est une bête héraldique, avec un lambel en travers du corps et trois besants d'or au cou, c'est terrible !

Elle disait cela, riant de tout son cœur, de son rire frais qui semblait une chanson jouée sur ses dents blanches, et courait presque sur le sable fin de l'allée descendant à la petite rivière. Quand Mlle Dumont les eut rejoints, la jeune fille sauta dans la barque que le vieux Fritz venait de détacher en disant :

—Allons, monsieur Bernard, à nous deux les rames.

En quelques coups d'aviron ils abordèrent à l'île, sorte de jardin vierge, qui ressemblait à un grand bouquet emporté au fil de l'eau.

Au centre, au milieu de la végétation la plus fantaisiste, s'élevait une maisonnette d'écorce d'arbre, toute tapissée de chèvrefeuille sauvage et d'églantiers. L'intérieur était garni d'un banc de mousse, piqué de fleurettes des champs. Sur une table de bois blanc, des assiettes de faïence commune à dessins étranges, une niche de pain bis, une tranche de lard et une jatte de crème.

—Eh bien, monsieur, dit Mlle Mina, est-ce que ces préparatifs ne vous font pas courir un frisson de gourmandise dans l'estomac ?

—Je vous avoue, demoiselle, que je préfère le cadre.

—Comment ce joli lard rosé ne vous inspire rien ?

—Je ne suis pas encore à ce degré d'impressionnisme.

—Ma bonne amie, reprit la jeune fille, en se tournant vers son institutrice, faisons-lui une concession, pêchons une friture, nous avons des loisirs jusqu'au goûter.

—Adopté !

—Eh bien, allez avec mademoiselle, chercher les lignes à la grotte ; moi, pendant ce temps, je vais passer mon costume de cuisinière.

La grotte, amoncellement de roches superposées, enlacées de plantes grasses, contenait un attirail de pêcheur complet. Mlle Dumont et André s'en armèrent ; quelques instants après, la porte de la maisonnette s'ouvrit et, dans l'encadrement des chèvrefeuilles et des églantiers, parut la plus ravissante paysanne que faiseur d'idylles ait jamais rêvée. Corselet de velours noir, serrant la taille ronde, chemisette de fine toile plissée, dégagant bien le cou et dont les manches s'arrêtaient au coude, jupon court, rayé blanc et rouge, battant de ses plis coquets des bas à jour, qu'André, qui se souvenait de l'escalier de la tour, se promit de ne pas regarder deux fois. De mignons souliers de chevreau noir enfermaient des pieds à tenir dans la main. Sur les épaules pendaient les deux longues tresses blondes, et la jolie tête fière, aussi décuronnée, avait un charme plus doux sous la mouvante guirlande qui l'entourait.

—Voilà ! fit Mlle Mina, avec la révérence en plongeant des filles des champs ; et je m'appelle Fleurette !...

Ils s'assirent tous trois sur une pente gazonnée et lancèrent les lignes. André enseigna à ses compagnes les ruses du métier qu'il pratiquait souvent, et bientôt la corbeille d'osier contenait un nombre respectable de frétilleantes bestioles, désagréablement surprises de s'y trouver.

—Jamais nous n'en avons tant pris, dit Mlle Mina ; monsieur Bernard, vous aurez la prime sur tous les « charmant jeune homme » qui sont venus ici.

Et se penchant vers Mlle Dumont, elle ajouta :

—Je crois, mon amie, que nous aurons un faible pour celui-là.

André pensait : « Je l'aurais commandée exprès au bon Dieu, qu'elle ne serait pas plus à mes souhaits. Si je me savais ? »

Pendant ce temps, Gothe, la femme du jardinier, préparait la friture, et Mlle Dumont mettait le couvert sur une nappe d'églantines, de muguet et de violettes. Ce fut un joyeux repas ; André l'assaisonna d'histoires comiques, absolument inoffensives, mais auxquelles sa verve et son originalité donnèrent un si plaisant tour, que ses compagnes en rirent à grosses larmes. C'est ainsi que se passa cette seconde journée.

(La suite au prochain numéro.)

NOTES COMMERCIALES

(Du *Mondeur du Commerce*)

La récolte du coton s'est élevée l'année dernière à 6 ou 7,000,000 de balles.

Un exportateur de Montréal a expédié des tomates en Angleterre et en a retiré un beau bénéfice.

Suivant le *Mark Lane Express* la Grande-Bretagne, et l'Europe auront besoin de 220,000,000 minots de blé.

Le Canada a retenu 88,745 des 160,267 émigrants qui ont débarqué dans ses ports du 1er janvier au 1er octobre 1882.

La banque de Saint-Hyacinthe a déclaré un dividende de 4 p. c. pour le dernier semestre de l'année 1882.

La voie du Pacifique Canadien est terrassée jusqu'à une distance de 585 milles à l'ouest de Winnipeg ; et les rails sont posés au taux de deux milles et demi par jour malgré le froid.

La France, pendant la dernière année fiscale, comparée avec l'année qui l'a précédée, a augmenté ses exportations de 146,000,000 de francs et ses importations de 106,000,000.

Depuis le mois d'août les ventes ont considérablement augmenté à la Bourse des cafés de New-York. Actuellement il se vend 10,000 sacs de café par jour. Il s'est vendu jusqu'à 28,000 sacs dans un jour.

Un négociant de Boston a récemment reçu un ordre pour la livraison de 500 gallons de lait écrémé destiné à la fabrication d'un liquide détruisant les insectes qui, en Floride, attaquent et détruisent les orangers.

La récolte de la betterave, en France, sera pour l'année 1882, à peu près pareille à celle de l'année 1881. La production du sucre s'élèvera à environ 400,000 tonnes.

Un négociant d'Halifax prétend qu'un grand nombre d'erreurs sont produites par l'usage de crayons trop courts, qui fatiguent les doigts et entraînent comme conséquence un manque de netteté dans les lettres et les chiffres.

Les pommes sont si abondantes au Texas que deux à trois distilleries se sont montées pour fabriquer de l'eau-de-vie de cidre. Il se fabrique également dans le même pays une quantité considérable d'eau-de-vie de pêche.

Le gouvernement de Queensland, Australie, demande au parlement une somme de \$1,250,000 pour développer l'immigration. Par contre, à l'avenir, les immigrants assistés seront forcés de rester quelques années dans le pays et toute tentative de départ sera rigoureusement punie.

LA SCIENCE DANS CENT ANS

Les résultats possibles de la science appliquée aux arts industriels sont si extraordinaires, que les gens prudents hésitent à en parler, crainte de paraître ridicules. Dans plusieurs articles scientifiques publiés à Londres et à New-York, on les a racontés comme en badinant. Si l'on avait dit à un Anglais, sous le règne d'Elizabeth, que l'eau serait fournie à chaque habitation au moyen de tuyaux ; qu'un gaz inflammable serait distribué à même d'un réservoir central ; que des messages seraient transmis en quelques minutes à travers les continents et de l'autre côté des océans, il aurait qualifié celui qui lui aurait dit tout cela de fou, ou pour le moins de rêveur. L'homme d'aujourd'hui serait aussi incrédule si on lui disait ce que seront en 1982 les inventions et les applications de la science.

Un écrivain se risque à prédire que dans le vingtième siècle l'électricité accomplira des merveilles qui nous paraissent maintenant si absurdes que l'on n'ose pas les mentionner.

Les côtelettes et les filets seront cuites par des étincelles électriques et ce sera en réalité la côtelette à la minute des restaurants français. Les fruits de la terre seront multipliés et deviendront énormes parce que l'on dirigera sur eux les rayons de la lumière électrique à travers des verres colorés.

Les fruits et les végétaux croîtront toute l'année, l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour, de sorte que le champ qui donne maintenant cent minots d'un produit quelconque en donnera dix mille minots.

Nous faisons maintenant cuire nos aliments, mais nous prenons dans leur état naturel l'air et l'eau, et ces deux éléments sont la source de toutes les épidémies qui déciment l'humanité. Le temps viendra où l'eau sera cuite et préparée, purifiée par là des germes de maladie qu'elle renferme. Et l'air ne sera respiré par les êtres humains qu'après avoir été également purifié, après quoi on l'introduira dans les rues recouvertes en verre et dans les maisons dans lesquelles vivent les hommes de l'avenir.

Les habitations privées et les bureaux d'affaires seront enfermés dans des édifices immenses, dont l'air sera rendu, non seulement salubre, mais agréable à l'odorat.

La température extrême de l'hiver et de l'été sera abolie, on la contrôlera par des moyens artificiels et toutes les parties du globe seront également habitables.

La nuit sera aussi agréable que le jour car les lumières artificielles seront plus belles que celle qui nous vient du soleil.

Puis on pourra voyager à volonté dans l'air, ce qui changera l'apparence de la surface de la terre, les grandes villes seront bâties sur les hauteurs et non plus dans les plaines insalubres.

Avec les puissants moteurs que l'on aura inventés, les montagnes, qui forment maintenant des obstacles insurmontables, seront aplanies, et les banquises accumulées autour des deux pôles seront liquéfiées et rendues navigables.

Tout cela semble insensé, mais il n'y a pas de doute qu'il se fera de grands changements. Si la nourriture peut, avec de nouvelles méthodes, s'obtenir plus facilement en coûtant beaucoup moins, le problème de la pauvreté sera résolu. Si la mécanique remplace de plus en plus la main d'œuvre, on diminuera les heures de travail et on les paiera plus cher ; mais pour accomplir ceci, il faudrait une révolution sociale, car il faudra que les machines profitent à l'ouvrier au lieu de lui faire compétition.

NOS GRAVURES

La prison de Nanterre

La nouvelle prison de Nanterre n'est pas située dans le bourg même. Elle a été construite à quelque distance, au lieu dit la Nouvelle-France. C'est un vaste bâtiment dont notre dessin nous dispense de faire la description.

Commencée en 1875, elle n'est pas encore terminée, au moins en ce qui concerne l'intérieur. Elle sera divisée en deux quartiers, dont le premier pourra contenir mille hommes et le second cinq cents femmes. Chaque quartier sera divisé en trois sections : les condamnés correctionnels, les mendiants libérés ou les individus en surveillance, et enfin les individus en hospitalité.

Au rez-de-chaussée de la maison de repression sont les réfectoires, les ateliers, les chauffoirs, etc. ; au premier étage, les dortoirs. Il y a de plus dans la nouvelle prison une chapelle catholique, un temple protestant et un oratoire israélite.

Façade intérieure de la bibliothèque nationale

Les travaux de la bibliothèque nationale de France vont être enfin terminés, et dans quelques semaines les échafaudages qui recouvrent encore la façade de la rue Richelieu auront disparu.

Sur cet emplacement il y avait jadis ces jardins que l'on voyait de la salle de lecture située au premier étage.

Cette nouvelle façade qui, comme celle de la rue des Petits-Champs, restaurée, a un caractère ; elle est du style de la fin de Louis XIII. Grâce à ces embellissements et au prochain isolement du monument, isolément dû à la persévérance de M. Lockroy, nous aurons enfin cette bibliothèque digne de Paris.

Une chasse à la lumière électrique

C'est le *Fire hunting*, système bien connu depuis des temps immémoriaux, et qui est d'une simplicité presque sauvage. Les accessoires se composent d'une espèce de récipient métallique en forme de poêle ou de large casserole, que l'on emmanche sur une longue perche à laquelle est fixée une planchette ; cet appareil est tenu sur l'épaule, tandis qu'un mélange de résine et de pommes de pin, allumé sur le récipient produit une vive lumière dans la nuit, choisie aussi sombre que possible. Le nord du Canada, où se pratique surtout ce genre de chasse, est couvert de neige la plus grande partie de l'année ; aussi se figure-t-on l'effet éblouissant que produit ce fanal, dont les lueurs fantastiques se projettent au loin ; les animaux que l'on rencontre, cerfs, rennes et même les carnassiers, sont terrifiés et n'osent plus faire un pas ; les chasseurs expérimentés les ont bientôt aperçus et savent juger de la distance à laquelle ils se trouvent ; c'est alors qu'en posant leur carabine sur la planchette dont nous avons parlé, ils peuvent viser l'animal qui présente, comme point de mire, les yeux que l'on voit briller à la clarté du fanal. Si l'espace entre les deux points brillants des yeux est assez écarté, c'est que l'animal est rapproché, et il est bientôt abattu à coup sûr.

Le *Fire hunting*, dont nous venons de donner une idée, se pratique non seulement en Amérique, mais aussi dans l'Afrique du Sud et même dans les Indes anglaises, et le gentleman du Lancashire, enthousiasmé par les récits de ces hécatombes de gros gibier et de bêtes féroces, ne rêvait plus qu'à renouveler en Europe un massacre qui devait avoir pour victimes non plus des fauves, mais d'innocents volatiles.

Seulement, le système des trappeurs étant trouvé trop primitif par notre insulaire, il se dit que dans un pays civilisé il fallait avoir recours aux derniers perfectionnements pour le *Fire hunting* qu'il se proposait d'organiser dans ses belles propriétés si abondamment pourvues de gibier.

A cet effet, une locomobile avec machine Gramme fut amenée au milieu d'une immense lande entourée de taillis, et une charpente composée de quatre poteaux réunis à leur partie supérieure fut établie dans un endroit bien découvert ; on suspendit à cette charpente un puissant foyer électrique. Le dessin ci-contre représente le moment de l'horrible massacre ; une nuit bien sombre avait été choisie ; de nombreux rabatteurs avaient été envoyés dans toutes les directions pour éveiller le gibier et le pousser vers la lumière ; les chasseurs invités à la tuerie s'étaient bien mis à portée, en ayant sur eux une ample provision de cartouches. Les oiseaux, réveillés en pleine nuit par les rabatteurs, se lançaient au hasard, et dès qu'ils apercevaient la grande lueur du foyer électrique, ils se précipitaient de ce côté et venaient tourner autour de la charpente qui avait été recouverte d'une sorte de cage grillagée ; toutes ces bêtes, fatiguées, surprises, affolées surtout par le feu roulant des tireurs, se précipitaient sur la cage ; et la plus grande quantité succombait ainsi.

Quand cette honteuse distraction eut pris fin et que les victimes furent comptées, on trouva 464 grouses, 11 bécassines, 143 perdrix, 5 éperviers, 2 hiboux, et une masse énorme d'oiseaux de toute espèce, gisant sur le sol ensanglanté et témoignant de la barbarie des hommes qui, sous prétexte d'excentricité, avaient commis une pareille action.

Le commerce des pelures d'oranges

Le *Bulletin commercial* a un article sur les pelures d'oranges comme article de commerce. En Europe, on les récolte et on les vend aux manufacturiers de marmelade. Il s'en fait à New-York une grande importation, la récolte que l'on en fait dans les égouts de la ville ou ailleurs ne suffisant pas aux demandes. Ce n'est pas tant pour la marmelade que pour les préparations médicinales, les toniques et les amers. Il en vient surtout de Malaga, d'Espagne, de Trieste, de l'Autriche hongroise, de la Sicile, des Indes Occidentales et dernièrement de la Floride. La pelure des oranges de Malaga vaut de 9½ à 10c la livre, celle de Curaçoa vaut jusqu'à 12c. La première exportation au Havre faite récemment consistait en 200 sacs, valant \$1,000. Il n'y a pas de droit sur les écorces d'oranges, mais le *Bulletin* ne devra pas être surpris que bientôt les expéditeurs de la Floride demanderont protection contre les expéditeurs d'Europe.

Les petits sacs de nos grand'mères

Vous cherchez, à grand bruit, la solution de la question des loyers ; vous faites, autour de ce problème si simple, une agitation factice, dans la presse, dans les clubs, à la Chambre et jusque sur la voie publique, où des crieurs enrôlés annoncent, entre deux gorgées de "vitriol," la fameuse "pétition des locataires contre les propriétaires."

Pourquoi tout ce cliquetis ?

La solution que vous avez l'air de chercher est toute trouvée, et depuis longtemps.

Vous découvrez l'Amérique en 1882, alors qu'elle l'est depuis 1492, c'est-à-dire depuis bientôt quatre siècles.

Ou plutôt vous aspirez à la découvrir, car depuis qu'on parle des loyers sans rime ni raison, nul n'a encore eu le bon sens ou le courage—il faut l'un et l'autre—de proposer la vieille solution de nos grand'mères.

* *

Et c'en était une, je vous en réponds : solution de tous les temps et de tous les lieux, comme vous allez voir.

Le procédé était des plus simples et des moins coûteux ; aujourd'hui encore, il est, comme exécution matérielle, à la portée des bourses les plus modestes.

Comme idée morale, comme force de volonté surtout, c'est une autre affaire.

Nos braves aïeules confectionnaient de leurs propres mains, avec quelques morceaux de toile rousse ou quelques débris de vieux bas—le choix de l'étoffe était indifférent—cinq ou six petits sacs qu'elles étiquetaient ainsi :

- No. 1. Loyer ;
- No. 2. Chauffage et éclairage ;
- No. 3. Blanchissage et entretien ;
- No. 4. Nourriture ;
- No. 5. Education des enfants ;
- No. 6. Aumônes et menues dépenses.

J'ai vu, "de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu," ces petits sacs. Ils avaient fait grand usage, et la couleur en était un peu passée.

L'étiquette même était devenue presque illisible ; mais ma grand'mère les savait par cœur, et elle y mettait à l'aveuglette, sans se tromper, les pièces de quinze et de trente sous, les petits écus de trois francs et les gros écus de six livres.

* *

Car c'est ainsi qu'on en usait, et la pratique des petits sacs n'exigeait pas plus de malice.

Quand le chef de famille apportait sa journée, sa semaine, son mois, son trimestre, suivant qu'il était journalier, ouvrier, employé, petit rentier ou petit pensionnaire, la maîtresse de maison faisait immédiatement la répartition.

Chaque petit sac recevait sa part proportionnelle, et le loyer, qui avait généralement le No. 1, n'était jamais oublié.

Je ne dis pas que dans le courant du mois ou du trimestre, il ne s'opérait pas, entre les petits sacs, quelques légers virements ; mais ce n'était jamais qu'à titre provisoire.

Tout virement était considéré comme un emprunt de sac à sac, emprunt qu'il fallait impérieusement rembourser avant l'échéance du trimestre ou du mois, de manière à ce que chaque petit sac eût toujours son contingent au complet.

Tout compte courant se soldait "fin courant," comme on dit à la Bourse.

* *

Il me semble voir sourire certains de mes lecteurs ; oui la comptabilité de nos grand'mères était simple, enfantine même ; mais à côté de ce mécanisme primitif, examinez un peu l'énergique volonté qui en était le moteur.

Pour maintenir le petit budget domestique ainsi équilibré, il fallait se refuser courageusement bien des choses.

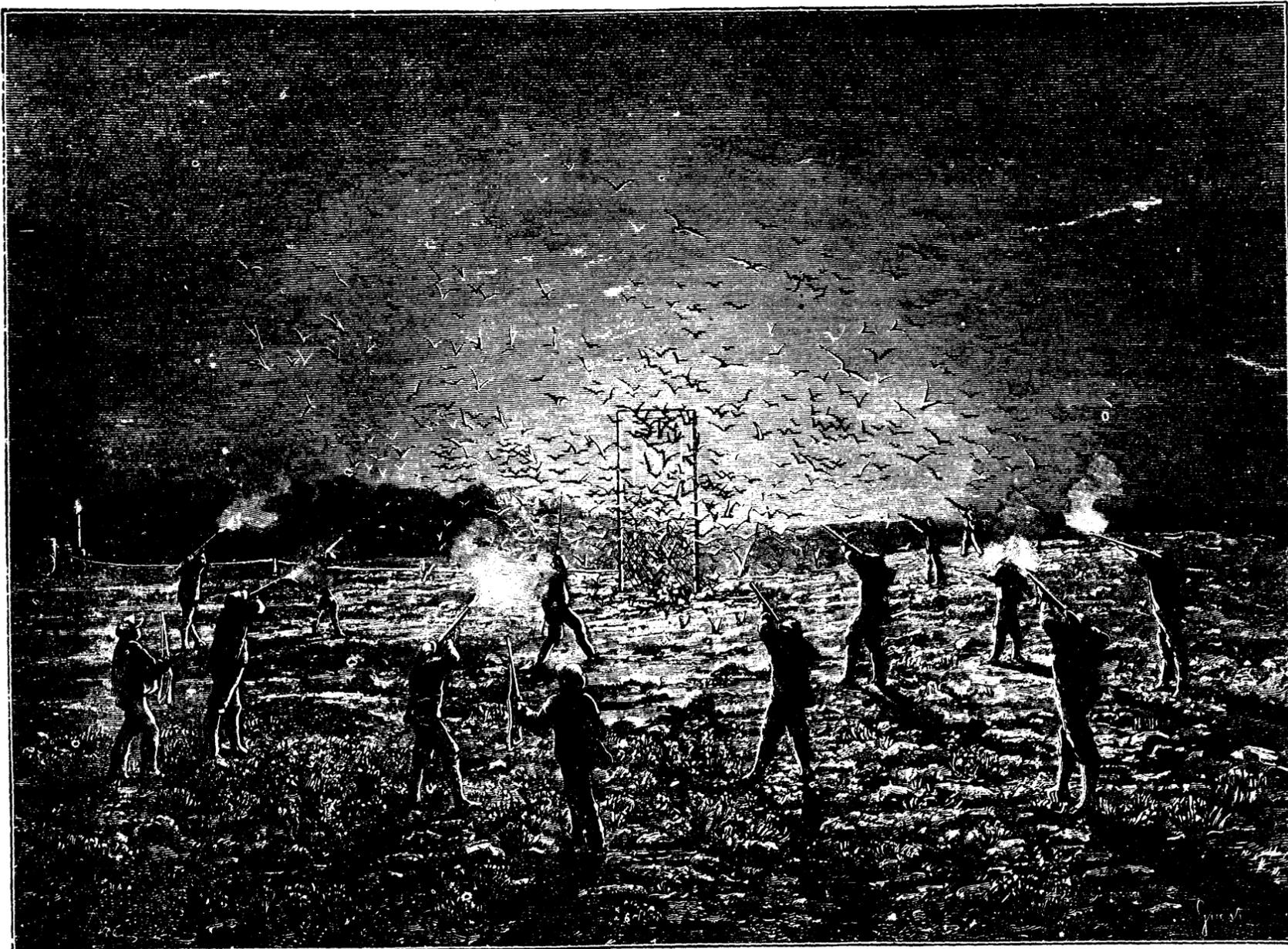
La tentation était là : c'était surtout le sac du loyer qui, ne se vidant que tous les trois mois, était toujours au quart, à moitié, aux deux tiers plein.

Il aurait été si facile d'y puiser—sous forme de virement, comme je le disais tout à l'heure—; mais l'expérience avait appris à nos grand'mères que le remboursement est beaucoup plus difficile que l'emprunt, et elles avaient le courage d'emprunter peu ou pas au petit sac du loyer.

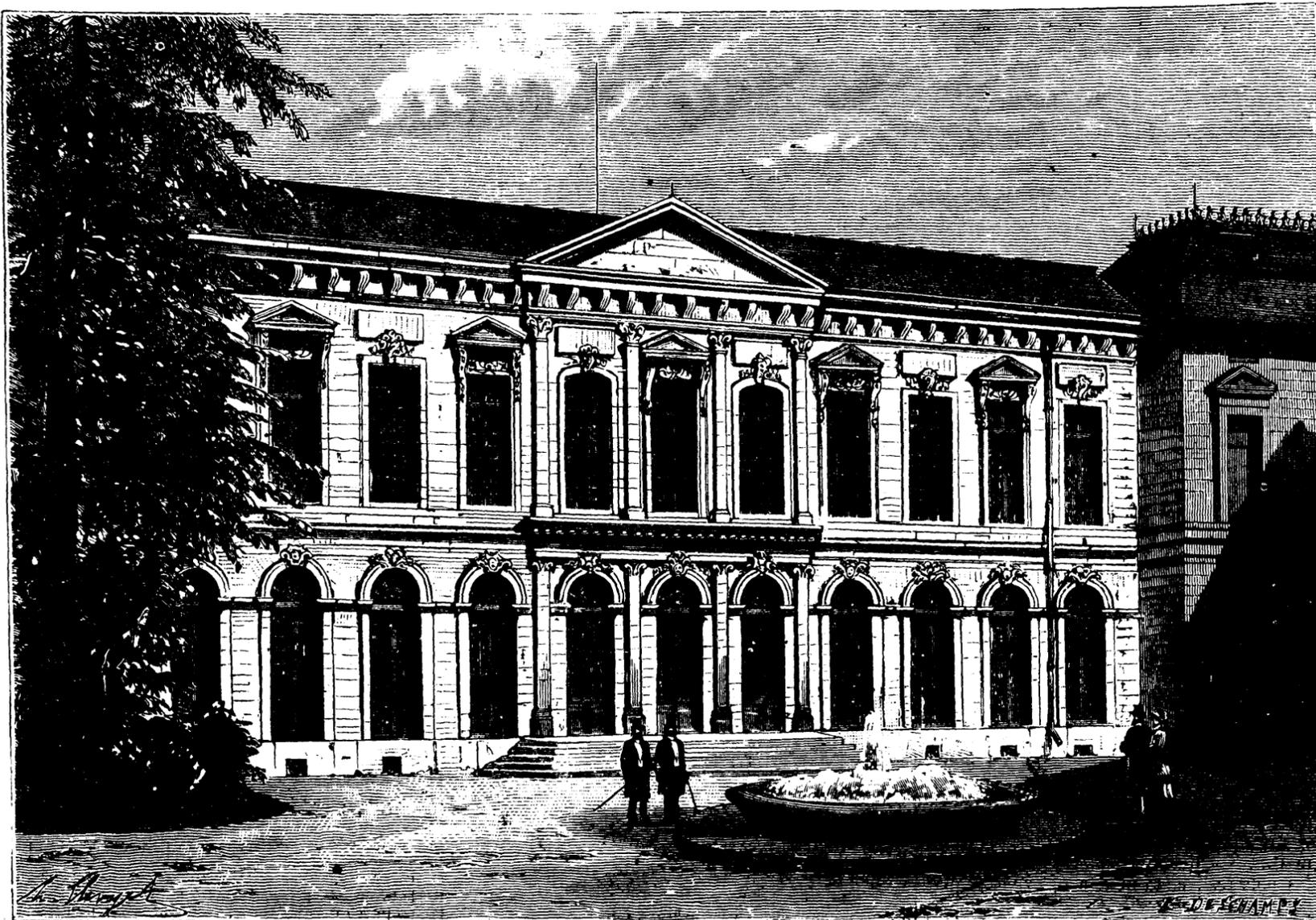
Je recommande aux déclamateurs à vide et aux économistes à faux la pratique simple, enfantine, des petits sacs. Qu'ils en essaient, et ils m'en diront des nouvelles.

Mais—qu'on ne l'oublie point—l'usage des sachets de toile n'est rien : c'est le corps du procédé, et le procédé à une âme.

La conscience, le sens de l'honnêteté, le sentiment du devoir, la volonté, la force morale, l'amour du travail et la persévérance dans le bien, tout cela c'est l'âme des petits sacs de nos grand'mères.—(La Petite Presse.)



UNE CHASSE À LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE



VUE INTÉRIURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À PARIS

DE TOUT UN PEU

Le rosier que Charlemagne a planté à Hildesheim, a maintenant trente-huit pieds de hauteur et trente-quatre d'envergure. Il se trouve près de la cathédrale.

La Société pour la protection des animaux a poursuivi un individu à Providence pour avoir enterré un chat vivant. Le coupable a exhumé sa victime et s'est empressé de lui briser l'épine dorsale et autres os de première catégorie, mais une autopsie a été ordonnée et la mort par asphyxie a été prouvée. Ce triomphe éclatant de la science a été cause d'une condamnation du coupable.

Une découverte bizarre est celle de la balle humanitaire.

Plus de balles de plomb qui trouent les poitrines ou brise les membres !

Un savant chimiste vient de découvrir la balle anesthésique.

Elle est faite d'une substance lourde et brillante qui se brise dès qu'elle rencontre un obstacle. En éclatant, elle dégage un narcotique d'une très grande puissance qui réduit le corps atteint à une insensibilité complète.

Dans une bataille, le soldat touché tomberait à terre et serait réduit à l'impuissance pendant dix-huit heures, laps de temps suffisant pour que l'armée victorieuse puisse ramasser les ennemis et les faire prisonniers.

Voit-on bien les conséquences d'une semblable découverte : le siège d'une ville sera bien vite fait ; il suffira aux assiégeants de la surprendre et d'envoyer dans l'intérieur quelques boulets qui plongeront les habitants dans un profond sommeil pendant lequel l'armée mettra la ville au pillage et se retirera tranquillement sans crainte d'être inquiétée.

Nous souhaitons que l'inventeur de cette balle en fasse l'application le plus tôt possible et la vulgarise. Il aura ainsi résolu la grande question de la suppression des armées permanentes.

Une amusante boutade d'Aurélien Scholl sur la crémation :

L'usage de la crémation tend à se maintenir en Italie.

Toute personne qui désire être réduite en cendres n'a qu'à donner à ses héritiers des instructions en ce sens.

On envoie le cadavre aux entrepreneurs, et ils vous retournent l'urne cinéraire, cachetée comme les boîtes au lait du Pré-Catelan.

Le vicomte de C..., désireux de conserver les cendres de son oncle, l'a expédié là-bas, je ne sais si c'est à Milan ou à Florence.

Un de ses amis se prononçait contre l'incinération : — Sur le tombeau d'un parent, disait-il, on a la consolation de placer des fleurs, des couronnes.

— Tu as raison, dit le vicomte, je veux que mon oncle soit traité avec tous les honneurs possibles... Je vais télégraphier pour qu'il soit entouré de pommes frites !

Trois ou quatre citoyens, debout sur les marches du bureau de poste, discutaient sur le spiritualisme et le magnétisme, la force de la volonté en général. L'un d'eux affirmait qu'on pouvait influencer une personne même à une assez grande distance.

— Eh bien, essaie ton influence, dit un des sceptiques à celui qui défendait cette théorie.

— Je ne sais si je pourrai ; je n'ai peut-être pas la force de volonté nécessaire.

— Tiens, tu vois cet homme à l'autre coin de la rue : fais-le venir ici, et nous te croirons.

— C'est bien, j'essaierai, pour vous faire plaisir.

Il fixe ses regards sur son objectif, gesticule avec ses mains, se donne toute l'apparence d'un homme qui met toutes ses forces sur une seule idée. L'homme, tout à coup, se met à marcher dans la direction du groupe expérimentateur.

— Le voilà qui vient, dit l'un d'eux.

L'objectif s'approche de plus en plus, tranquillement, mais directement. Rendu au magnétiseur, il tire de sa poche un petit papier.

— Monsieur, dit-il, voici mon petit compte pour les trois cordes de bois que je vous ai vendues. Je suis fatigué de courir après vous. Si vous ne payez pas aujourd'hui même, j'ai recours au tribunal.

Tableau. Le spiritualisme n'a pas fait d'adeptes ce jour-là.

Lady Hansdowne demandait à Sydney Smith quelques renseignements sur sa généalogie.

— Notre grand-père, répondit-il, est disparu à l'époque des assises criminelles, et nous avons négligé de demander des renseignements.

On donne une leçon de choses.

Le professeur place un chat sur la table, et s'adresse aux élèves :

— Vous voyez ce chat : qu'est-ce qu'il a sur le dos ?

— Du poil.

— Très bien, mais ce n'est pas tout.

Personne ne répond de suite, mais après quelque temps de silence, une petite fille aux yeux noirs et à la figure ruisselante d'intelligence se lève tout à coup et crie :

— Des puces !

UNE BARBE EXTRAORDINAIRE

C'est un nommé Adam Kirpen, résidant à Chicago, qui possède la plus longue barbe qu'il y ait au monde. C'est un vrai type de vieil allemand robuste ; il a cinq pieds onze pouces de haut, et il est âgé de soixante-six ans. Il a amassé, de par sa barbe, une fortune considérable, et cependant il vend sa photographie et se dit pauvre. Sa barbe a presque douze pieds de long. Quand il sort, il la roule autour d'une espèce de ceinture dont il s'entoure le cou. Quand il la laisse pendante il peut poser ses deux pieds dessus. Elle est presque toute grise, mais très épaisse, il la laisse pousser depuis vingt-deux ans. Dès sa jeunesse Kirpen avait des dispositions à être barbu comme un nouvel Esau. Dès l'âge de onze ans il fut obligé de se raser et à quatorze ans, il avait une barbe si épaisse et il était en outre si robuste qu'il paraissait être le frère de son père.

Quand il entra dans l'armée allemande, en qualité d'artilleur, sa moustache avait trois pieds de long, et il avait à manger la même difficulté qu'avait Victor Emmanuel, que l'on disait être obligé d'attacher ses moustaches ensemble en arrière de sa tête avant de se mettre à manger. Kirpen était très admiré du beau sexe, et sa bonne mine lui attirait aussi des faveurs de la part des officiers de son régiment.

Ce ne fut qu'après son arrivée en Amérique qu'il laissa croître sa barbe entière. Lorsqu'elle eut atteint cinq pieds de longueur, il la vendit \$75 à un musée de Chicago. Depuis lors, il y a de cela vingt-deux ans, jamais il ne s'est rasé, sa barbe a toujours crû et elle croît encore, ayant allongé de deux pieds depuis 1877. Ce vieillard a un fils, mais la barbe n'est pas héréditaire, car c'est à peine s'il en a eu avant sa trentième année. Son grand-père, cependant, avait une autre particularité : son corps et ses membres étaient couverts de poils ayant presque douze pouces de long.

PENSÉES

Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques, l'amour de Dieu et celui du prochain.

Un ancien disait qu'il s'enveloppait du manteau de la vertu ; enveloppez-vous de celui de votre religion. Elle vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé. LAMBERT.

* *

Il ne faut que lire l'histoire pour se persuader qu'une religion subsistante par un miracle continu, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi. SÉVIGNÉ.

* *

Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent la raison éternelle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal.

En quelque pays, en quelque condition que l'on soit, on est libre, pourvu qu'on craigne Dieu, et qu'on ne craigne que lui. L'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'à Dieu et à la raison.

La crainte de Dieu est le plus grand trésor du cœur de l'homme ; avec elle viennent la sagesse, la justice, la paix, les plaisirs purs, la douce abondance, la vraie liberté, la gloire sans tache. FÉNÉLON.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11 h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.

Sommaire du " Monde Illustré " du 16 déc.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Courrier du Palais, par Petit-Jean.— Théâtres, par Charles Monselet.— Chronique musicale, par A. de Lasalle.— Les livres.— Le Monde financier.— Bécérations.— Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Portrait de M. Louis Blanc—Théâtre. Répétition générale de *Fe lora*—Me Lachaud—Gravures extraites des *Chroniques de l'Histoire de France*—M. Victorien Sardou—Livres illustrés—*Voyages dans l'Amérique du Sud*—*Les découvertes de M. Jean*—*Histoire des Romains*—Échecs et Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Décès

A Saint-Timothée, le 30 décembre dernier, chez son fils, M. G.-B. Denault, est décédée, à l'âge de 74 ans et quelques mois, Dame veuve Marie-Anne-Angèle Danis, épouse de feu Eustache Denault.

LES ÉCHECS

Montréal, 4 janvier 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 598, rue Saint-Bonaventure.

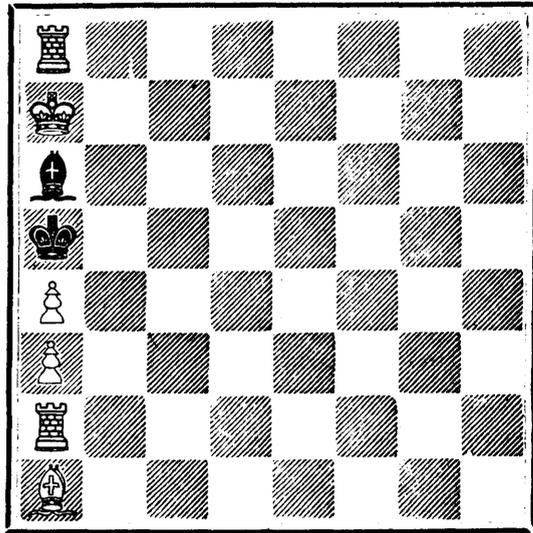
SOLUTIONS JUSTES :

No. 337. — MM. E. Legault, Ottawa ; N. P. Sorel ; H. Lupien, J. Maurien, L. Dargis, M. Lafrenais P. Fabien, Montréal ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tardieu, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; Albert, St-Georges (Beauce) ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke.

PROBLEME No. 338.

Composé par M. G. L. P.

NOIRS.—2 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 337.

Blancs.	Noirs.
1 D 6c T R	1 R 5e C
2 D 1er F D	2 R 4e T
3 D 5e T D, mat.	
	Si :
2 R 3e C	1 R 4e T
3 D 6e C D, mat.	2 P 5e C

VARIÉTÉS

—Qu'a donc ce garçon? Il a l'air préoccupé.
 —Il y a un terrible mystère dans sa vie.
 —Ah!
 —Oui, il a reçu un coup de pied au der..., une nuit, et n'a jamais su qui le lui avait donné.
 Ça devait être une vengeance occulte.

X..., un descendant d'Harpagon, est terrible.
 Il disait l'autre jour à quelqu'un qui lui reprochait de ne rien donner aux pauvres:
 —Mais si! je fais quelquefois l'aumône. Quand j'ai un sou faux, je le passe à un aveugle!

Deux provinciaux—le mari et la femme—entrent en duo dans un des nouveaux chalets de nécessité.
 Comme ils ne sont pas au courant des prix:
 —Combien devons-nous, madame? demandent-ils à la buraliste.
 —Quinze centimes par tête, répond celle-ci avec un gracieux sourire.

M. Prudhomme passe au Louvre avec son fils et s'arrête devant la Vénus de Milo.
 —Tiens! fait l'enfant, elle n'a plus de mains...
 —On l'a punie... elle fourrait tout le temps les doigts dans son nez.

Lu sur l'album d'un préfet de police:
 "Le service de la sûreté, c'est l'écumoire de la grande marmite qui a nom Paris."

Fragment de conversation entendue sur la place de Chic-sur-Mer.
 L'un des interlocuteurs est un ancien officier d'administration.
 —Voyez-vous, mon ami, une des règles de la guerre est d'assurer ses derrières et de couvrir sa retraite; dans la vie d'employé, c'est tout le contraire.

Gom-Gom aux bains de mer.
 Pendant qu'il se promène sur la plage, on ramène les corps de deux jeunes imprudents qui viennent de se noyer en voulant trop s'avancer en pleine mer.
 Devant ce triste spectacle, Gom-Gom s'écrie avec emphase:
 —Puisse leur mort prématurée leur servir de leçon!

Dans un ministère.
 On parle d'un certain monsieur, bouffi d'orgueil et de prétention, qui n'a pu parvenir à se faire une position qu'avec l'aide de tous ses amis.
 —Ces gens-là, dit quelqu'un, ça me rappelle les gamins qui n'arrivent à faire les courses de leur patron qu'en grimpaient derrière les voitures!

Un palefrenier est chargé de l'entretien d'un cheval très vicieux, qui a une bouche abominable dans laquelle les mors ne font pas long feu.
 Le cheval vicieux ronge les mors et les réduit à rien en fort peu de temps.
 Aussi le palefrenier soupire-t-il tristement: "On a bien raison de dire que les mors vont vite!"

Dialogue.
 —Comment se fait-il que vous ne mariez pas votre fille? demandait-on à M. X..., elle est jeune, jolie, intelligente.
 —Je le sais bien.
 —Il suffit de lui trouver un mari intelligent comme elle.
 —Sans doute; seulement, s'il est intelligent, il ne l'épousera pas.
 —Pourquoi?
 —Parce qu'elle n'a pas de dot.

L'HUILE ST-JACOB



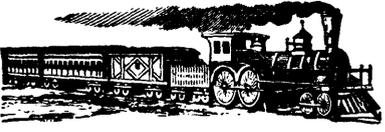
LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.
 Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.
 Les directions sont publiées dans onze langues différentes.
 Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.
A. VOGELER & CIE.,
 Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe-Lévis	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup	12 55 p. m.
Trois-Pistoles	2 05 "
Rimouski	3 49 "
Campbellton	8 35 "
Dalhousie	9 15 "
Bathurst	11 17 "
New-Castle	12 52 a. m.
Moncton	4 40 a. m.
Saint-Jean	7 30 a. m.
Halifax	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.
 Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.
 Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.
 Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.
 Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à
G. W. ROBINSON,
 Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.
 No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.
D. POTTINGER,
 Surintendant en chef.
 Moncton, N.-E., 29 Nov. 1882.

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal JANVIER 1883

Distribués.		DÉPECHES.	Fermées	
A.	M.		A.	M.
		Ontario et Etats de l'Ouest.	8 00	8 00
R-R	30	(A) Ottawa, par chemin de fer.	8 15	
R-R	30	(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Angl. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.	8 15	
	6 30	Québec et Provinces Maritimes.	6 00	
	5 35	Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.		
	8 00	Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc. par ch. de f. du N.		
	8 00	(B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc.	6 00	
	12 50	(H) Township de l'est, Trois-Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.		
	9 20	Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa.	7 00	
	8 00	Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.	8 00	
	40	Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.	7 00	
	8 00	Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford.		
	8 00	12 45 St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.	6 00	
	10 00	Ch. de fer d'Acton et Sorel.		
	10 00	St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.	6 00	
	10 00	St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.		
	9 30	Ch. de fer Sud-Est.	2 15	
	8 00	N.-Brunswick, N.-Ecosse et l'Île du P.-E.	4 15	
		Terre-Neuve, partant de Halifax, 10 et 24 Avril.	8 00	
		Dépêches Locales.		
	9 45	Valleyfield, Valois et Dorval.	4 30	
	11 30	Route Beauharnois.	6 00	
	10 00	Boucherville, Contrecoeur, Varennes et Verchères.	1 45	
	9 00	5 30 Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.	9 00	1 00
	9 00	5 30 Hochelaga.	8 00	15-5
	11 30	Huntingdon.	6 00	2 00
	10 00	5 30 Lachine.	6 00	2 00
	10 30	3 00 Laprairie.	10 00	2 15
	10 30	Longueuil.	6 00	1 45
	10 00	New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.		
	10 00	Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Champlain.	4 30	
	8 30	2 30-6 Pointe-St-Charles.	8 40	2 00
	11 30	St-Cunégonde.	6 00	15-5
	10 00	12 30 St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.	7 00	2 15
	11 30	5 30 Tanneries ouest (St-Henri de M.).	6 00	
	10 00	Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).		2 00
	10 00	6 55 Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis.	7 00 et 11 45	3 30
		Etats-Unis.		
	8-9 40	Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.		
	8-9 30	New-York et Etats du Sud.	6 00	
	8 00	12 30 Island Pond, Portland et le Maine.	5 40	2 15
	8-8 30	Etats de l'Ouest et du Pacifique.	8 15	2 30-8
		Grande-Bretagne.		
		Par ligne Cunard de N.-Y. Lundi 7, 14, 21, 28		
		Par ligne Cunard, Sup. Mardi, 8 et 22.		
		Par ligne White Star, N.-Y., 1.		
		Par ligne Inman de New-York, 15.		
		Par ligne Inman de New-York, 29.	7 00	
		Par ligne Hambourg American Packet Co. de New-York, 2.	7 00	
		Par ligne Inman de New-York, 9.	2 15	
		Par ligne Hambourg Am. P. de N.-Y., 16.	2 15	
		Par ligne White Star de New-York, 23.	2 15	
		Par ligne Hambourg Amer. Packet, 30.	2 15	
		Par ligne canadienne de Rimouski, Vendredi, 4, 11, 18 et 25.	7 00	
		A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.		
		(B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.		

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON,
 AVOCATS,
 No. 11, Cote de la Place-d'Armes.
 MONTRÉAL
 ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R.
 F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.
 21, RUE SAINT-LAURENT
 Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.
70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Format, 50c. Adresse: STEVENSON & BROS., boîte 22, Northend St.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.
 L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.
 Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.
 Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.
 Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.
 Brochures concernant les brevets sont adressées franco.
 S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.
 AVOCATS,
 No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
 MONTRÉAL
 Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.
 C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | P. B. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"
 On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND
 (LIMITÉE)
CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.
3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY
MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.
 Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.
 Elle possède en outre:
 12 presses à vapeur.
 1 machine patenée à vernir les étiquettes.
 1 machine électrique à vapeur.
 4 machines à photographie.
 2 machines à gravure photographique.
 2 machines à enveloppe.
 Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.
 Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.
 Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.
 Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
 Gérant.